

LA MARQUE DES DÉTOURS





Yveline Stéphan

LA MARQUE DES DÉTOURS

 Editions *Infimes*



Du même auteur

Saisons sans voix. L'Harmattan, 1995

Élise B. Éditions de l'Aube, 1998

Un voile rouge à la surface des vagues. Éditions de l'Aube, 2000

Un voile rouge à la surface des vagues. « gros caractères », Éditions Libra Diffusio, 2002

Élise B. Aube Poche. Préface de Jean-Pierre Guéno, 2003

ISBN : 978-2-9536717-8-0

© Éditions Infimes, 2013

Tous droits réservés



Pour Gaëlle, Mathilde et Élie, mes enfants.

À la mémoire d'Hélène Berr,
morte à Bergen-Belsen.





Un début de jour. Rien d'autre. Il va ressembler à s'y méprendre aux jours passés. Il va s'éterniser, décoloré. Rien n'a changé. Les tilleuls sont à la même place. Aucune bourrasque n'a balayé le ciel. Un matin morne. Comme toujours.

Léna enfile un manteau et sort de chez elle. Elle ne peut rester seule une minute de plus devant la blancheur des murs. Si elle reste, ils vont l'écraser et l'étouffer de leurs tentacules amoureux. Elle doit sortir. Tenter d'aller à la rencontre du monde. Elle marche sans réfléchir et laisse le jour prendre possession d'elle.



Elle s'arrête dans le premier petit bistrot venu pour prendre un café. Elle le boit sans penser. Elle passe une main sur son front, il est grand, un peu trop bombé.

Une frange, penses-tu, cacherait les deux grandes rides transversales. Une tricherie anodine, n'est-ce pas ? Tu hausses les épaules. À quoi bon tricher ? Tu regardes ta montre. Tu as encore quelques minutes devant toi. Machinalement, tu lèves la tête, tu vois dans le grand miroir rococo une femme au regard fatigué. Tu sursoutes, tu ne la reconnais pas. Elle est triste, un peu perdue. Ses cheveux blonds sont tirés en arrière et retenus en chignon dans la nuque. Une coiffure austère et juvénile à la fois, l'épaisseur de la natte laisse deviner des cheveux très longs. Cette étrangère n'est-elle pas trop âgée pour avoir une chevelure d'adolescente ? Tu passes une main aux ongles vernis de rose sur une de tes joues, tu descends lentement à partir de l'angle de l'œil et dessines l'ovale du visage. Tu t'arrêtes près de la bouche brisée par deux ridules à peine perceptibles. Tu ne vois qu'elles. Tes yeux sont étonnés, presque apeurés. Le temps est en mouvement depuis plus de quarante ans. Il a fait son travail de



sape en catimini. Tu murmures : « Est-ce bien moi ? »

Léna regarde autour d'elle. Les autres aussi vieillissent, eux aussi vont mourir. Qui sait le monsieur au chapeau apparemment sûr de lui sera-t-il mort ce soir ? Et la jeune fille outrageusement maquillée qui rit à gorge déployée, dans quels abîmes sera-t-elle demain ? Elle voudrait se lever, aller à leur rencontre. Elle voudrait connaître le secret de leur apparente sérénité, de leur joie de vivre. Elle ne bouge pas. Tétanisée.

Passé et présent s'entrechoquent et forment un magma confus dont elle ne peut se dépêtrer. Elle s'accroche à des choses insignifiantes, des riens dont personne ne parle. Elle est attentive au moindre détail. Elle a ce souci des gestes et des mots minuscules ; des escapades dans l'âcreté des jours qui passent. Comment suspendre le temps ? Un instant le retenir prisonnier ? Si le temps lui appartenait qu'en ferait-elle ?

Tu serres les poings. Les larmes affleurent. Le papillon au creux de ta main bat des ailes. C'est fou comme il se débat. Le mouvement est rapide. Un affolement du corps tout entier. Peu à peu, ce n'est plus qu'une caresse sporadique. Puis, l'engourdissement. Une torpeur tiède.



Délicatement, ta main s'ouvre.

Les ailes sont légèrement fripées mais elles n'ont pas perdu leurs couleurs. Les carmins des rosaces bordées d'or et de noir tonnent dans la lumière du soleil. Pourquoi as-tu peur ? Il suffit d'enfoncer une aiguille dans le corps encore chaud, il suffit de ce geste anodin, et tu verras un papillon multicolore empalé sur un carton recouvert de velours noir. Tu verras les grandes ailes déployées mais incapables de prendre leur envol.

Léna n'a envie de rien.

Dans le glacis du jour, elle se lève. Elle marche, poings serrés.



Elle a reçu une invitation pour une exposition de peinture. Elle sortira de la rugosité des jours. Elle ira vers les visages connus, les saluera avec amabilité et s'inquiétera de la santé de chacun. Elle sera attentive aux confidences. Ses amis ne se douteront de rien.

Elle se prépare.

Les gestes sont ceux d'un automate. Elle brosse ses cheveux vigoureusement d'avant en arrière comme sa mère le lui a appris. D'un geste vif, elle les torsade et les retient avec quelques épingles. Elle enfile un tailleur noir qui met en valeur ses longues jambes. Autour de son cou, un jonc en or. À ses oreilles, deux gouttes d'eau. Elle ne sait plus à quelle occasion, Georges les lui avait offertes. Il y a longtemps. Elle se regarde furtivement dans le grand miroir de l'entrée.

Une femme grande et mince aux yeux myosotis sourit avec application. Le corps est



resté jeune. Épargné, pour l'instant. Aucune trace de la mélancolie qui la ronge de ses petites dents acérées.

Léna lit son âge dans les commissures de ses lèvres, dans les cernes de ses yeux.

Elle se débat dans un entrelacs de pensées épuisées. Elle tente de dénouer l'étreinte de ces pensées mortifères. Elle voudrait avancer paumes ouvertes dans les joies et les turbulences du monde. Elle ne peut plus. Elle a honte.

Elle triche. Force de crèmes, de mascara et de fard. Le camouflage fait illusion. Illusion, voilà un mot qui l'accompagne depuis toujours. En apparence, rien ne dénonce le désordre intérieur. Mais tout ce qu'elle accomplissait naguère avec ardeur est calciné.

Elle ne le sait pas, elle ne l'a jamais su. Elle est belle.

Elle commentera d'une voix tranquille les toiles exposées. Tout se passera bien. Elle entendra et dira les mots convenus. Sans effort apparent, les mots sortiront de sa bouche mais ils seront plus lourds que des pierres et tomberont écorchés.



Ils sont tous là. Toujours les mêmes. Deux ou trois qui aiment réellement la peinture, une foule qui aime les petits fours, le Champagne et les potins. Pour exister, il faut se montrer. Ils se pressent, s'interpellent comme les meilleurs amis du monde.

Léna avance chaussée de ses escarpins élégants. Elle sourit, obstinément.

Vertige des lignes, vertige des couleurs, vertige des visages. Toiles comme autant de miroirs.

Robert pontifiant à l'image de son costume cravate. Marié, trois enfants à qui il ne sait parler. Si vous lui demandez de leurs nouvelles, vous avez droit à l'inventaire circonstancié de leurs performances scolaires, à un long discours sur l'inculture de la jeunesse, sur la démission des professeurs, et pis encore, celle des parents.



Que ce soit lors d'une exposition, d'une conférence, il ne peut s'empêcher de prendre la parole. Il questionne, commente pendant des heures. Son savoir se dévide avec la fluidité d'une rivière ; le cours en est sans mystère. Sa femme ne l'écoute plus depuis longtemps et le trouve un tantinet suffisant. Qu'importe, il y a toujours dans le public quelques néophytes attentifs qui prennent des notes. Une attitude qui le remplit d'aise et l'encourage dans ses longues diatribes. Il s'écoute parler et s'étonne lui-même.

Muriel habillée en gitane, rit et parle très fort. Qu'on se le dise, elle est en pleine forme ! Il y eut bien, il y a quelques mois, une étrange fossette sur un de ses seins. Une fossette de rien du tout. Un flocon de neige aux allures d'étoile ; cette jolie petite chose est mortelle. Pas de quoi s'étonner, chacun sait que la neige est une sale hypocrite. Muriel avait entendu un mot. Hébétée, elle ne comprenait rien. Rien du tout. Deux syllabes tonitruantes étaient entrées en elle. En elle, des éclats d'orage. Tout simplement. La peur était là. Elle pensa au chagrin de ceux qu'elle allait laisser. Elle ne les verrait plus. Plus jamais. Alors, elle s'accrocha.



« Tu finiras par gagner, mais pas tout de suite. Je te volerai des fous rires, des étendues de blé tendre, des balades, des gestes jolis, des discussions jusqu'au petit matin, des colères et des réconciliations, des poèmes et des voyages, des couchers de soleil, des aurores claires, de l'amitié et de la tendresse, des mots d'amour jamais prononcés. J'ai tant de choses à te voler. »

Muriel mystifia la réalité. Pour tenter de vivre. Encore.

Ce soir, elle ne porte plus de turban. Ses cheveux ont repoussé poivre et sel et bouclés. Le médecin l'avait bien dit : une nouvelle tête. Ce qu'il n'a pas dit c'est que l'intérieur aussi a changé. Muriel est devenue une autre personne, peut-être plus grave, plus impatiente.

Elle est avec son compagnon. Ils ne se lâchent plus. Ils sont heureux comme les gens qui savent qu'ils n'ont pas de temps à perdre.

Lucie, femme d'affaires énergique est décorée comme un arbre de Noël. Elle cueille tous les regards et glousse comme une petite fille. Elle ne supporte pas toutes ces bonnes femmes qui parlent à l'infini de leur progéniture et racontent dans les moindres détails leurs



grossesses et accouchements. Elle est ulcérée par les récits frénétiques des premiers babils, de la première crotte dans le pot. Elle répète, à qui veut l'entendre, qu'elle est, Dieu merci, stérile. Elle ment, se répète Léna. Elle ment. Son mari ne voulait pas d'enfant. Une entrave ? Un rival ? Elle n'a jamais su. Il se dérobait, arguait les motifs les plus irréfutables. « As-tu pensé à ta carrière, à ma carrière ? Tu es complètement folle ! Un enfant ! Tu imagines les biberons et les couches-culottes ? Les piailllements ? Le médecin appelé à la moindre angine, l'apprentissage de la lecture, les colles au collègue, les nuits blanches à attendre que le fiston rentre de boîte de nuit ? » L'enfant était toujours un fiston, jamais une fille. Une pisseuse, il ne manquerait plus que ça ! Lucie a longtemps rêvé. Elle a aimé ce futur d'aimer. Trois fois, elle a eu ce bonheur : l'idée de l'enfant dans son ventre. Trois fois, elle a entendu le vrombissement, elle a vu la chute dans le seau. La vie dans la poubelle. Son dedans arraché. Très au fond d'elle, il lui arrive de se souvenir. Trois vies abandonnées.

Une émeraude, un rubis et un diamant. Trois pierres pour trois vies. Elle les porte, fanions de ses maternités mortes.



Marthe clame haut et fort son combat féministe pour oublier tous les reniements de sa vie.

Elle s'identifie désespérément aux égéries à qui elle voudrait ressembler. Dans d'incessantes métamorphoses, elle est tour à tour grande prêtresse littéraire ou amateur d'art. Sa maison est un musée. Sa vie une mise en scène savamment orchestrée.

Dans le fond de son sac, un livre écorné. Il ne la quitte pas. Autrefois, la Marquise de Merteuil était son modèle. Marthe a séduit des Vicomte de Valmont en pagaille, détruit des perruches effarouchées avec une jouissance pitoyable. Petits dîners, escapades interdites, corps en liberté, tout y passe. Marthe gagne. La proie ne l'intéresse plus. Elle l'abandonne.

Ce soir, elle a jeté son dévolu sur monsieur le Député. Elle le regarde benoîtement. Il sourit. Marthe se pâme devant le tailleur vert amande de Madame :

- Chanel ? Comme c'est charmant... Vous êtes ravissante, ce vert si harmonieusement assorti à vos yeux. Délicieux, absolument délicieux.

Monsieur le Député lance un regard courroucé à son épouse. Cette potiche n'est



pas fichue de faire la différence entre un tailleur Chanel et un tailleur des Galeries Lafayette ! Pas fichue de reconnaître tous les efforts qu'il a toujours faits, qu'il fait encore. Une gourde, toujours à se plaindre, toujours à geindre. Médecin, Député ce n'est pas rien. Ce n'est pas venu tout seul. Qu'est-ce qu'elle croit ? Il n'est pas arrivé là où il en est par hasard. Il s'est battu et a avalé pas mal de coulevres... Elle se laisse vivre, dépense sans compter. De quoi lui parle-t-elle ? De Paul qui ne fout rien en classe ! Il y peut quoi ! Madame est dépressive, Madame est fatiguée... Et lui n'est-il pas fatigué ?

- Bientôt ministre, cher ami ? Monsieur le Député est confus. Un coup d'œil furtif sur l'assemblée, a-t-elle entendu la réflexion de Marthe ? Un œil attendri pour cette Marthe décidément peu ordinaire... Une femme qui sait reconnaître la valeur des choses.

Trop préoccupée d'elle-même, Marthe ignore qu'elle est le jouet d'anamorphoses dérisoires. Dans ce désastre de soi, elle vit seule, vieillit seule.

Louise, cache, pour la énième fois, sous de larges lunettes, un œil au beurre noir. Son cher et tendre amour n'a pu venir, il est surchargé



de travail. Louise vient toujours seule. Il faut le comprendre, André est débordé, s'excuse-t-elle. Leur relation s'exerce dans la domination et la violence. Chacun semble y trouver son compte. Après tout, elle n'est pas à plaindre, si elle est malheureuse, elle n'a qu'à partir. Chacun, n'est-ce pas, a la vie qu'il mérite. André, son amour, est un vampire. Pervers narcissique, il ne se voit pas dans les miroirs. Il est invisible à lui-même. Il alterne coups de grisous et mots doux. Il la culpabilise avec une habileté tout à fait déconcertante. Louise est perdue. Elle se justifie. Elle n'en finit pas de se justifier. Elle « le raconte ». Elle n'en finit pas de « le » raconter. Elle se demande comment il a pu l'aimer, elle.

Un de ces jours, on la retrouvera pendue dans son garage ou noyée dans le fleuve. Elle aura un bel enterrement avec des fleurs qu'elle ne reçoit plus depuis longtemps. André expliquera les larmes aux yeux que Louise était dépressive. « Elle pleurait tout le temps et demandait un amour que j'étais incapable de donner. Elle m'étouffait. Vous ne pouvez pas savoir ce que j'ai enduré... Une maniaco-dépressive, tu parles... Un déchet, une loque. Elle aurait pu être un grand peintre, elle a laissé quelques toiles remarquables. »



Deux ans après ce drame épouvantable, le portrait de Louise sera rangé dans un tiroir, le veuf inconsolé conviera ses amis à une fiesta d'enfer. Il présentera sa nouvelle épouse : une jeune femme charmante et aimante. Ils seront photographiés devant une des toiles abstraites de Louise. Pas rancuniers, les bougres.

Tiens !

Ils sont là. Main dans la main, comme toujours. Ils font sourire... À leur âge, c'est un peu cul-cul d'afficher leur amour. Jean et Suzanne.

Il était imprimeur, elle était fleuriste. Ils ont eu quatre enfants. Ils sont aujourd'hui grands-parents d'une douzaine de petits-enfants. Ils parlent de leur tribu avec un ravissement exaspérant. Une telle joie de vivre frise la provocation.

Leurs mimiques, leurs coups d'œil, leurs caresses en catimini sont ridicules. À pleurer ? Devant quels précipices se sont-ils trouvés ? Personne ne le sait. Leur secret est, peut-être, dans leur étonnement mutuel, dans le respect qu'ils éprouvent l'un pour l'autre. Ils sont restés curieux du monde et curieux d'eux-mêmes. Ils marchent dans la même direction. Pour accepter



le monde tel qu'il est, probablement ont-ils en eux beaucoup d'amour. Il ne faut pas le dire, cela fait pathos.

Liliane, meurtrie dans le silence, est douce et à l'affût de la moindre défaillance.

- Léna, comme je suis contente de te voir ! Ça n'a pas l'air d'aller, ma pauvre chérie. Qu'est-ce qui t'arrive ?

« Vous avez-vu Léna ? Elle a pris dix ans !

« Vingt si tu veux, cinquante même. Je ne te dirai rien, tu serais trop contente. Pauvre Liliane, comme tu joues mal la comédie. Tu ris bien trop fort. Dur à avaler d'être laissée pour une petite de vingt ans ta cadette. Tu crèverais sur place de l'avouer. Tu joues au brave petit soldat et tu bois trop de champagne. Insoutenable de croiser ton regard, je lis une détresse trop semblable à la mienne. Ils sont arrivés si vite ces cinquante ans.

On ne dit pas qu'elles sont vieilles, mais on ne dit plus qu'elles sont jeunes. Elles sont entre deux rives, entre deux sentiments.

Léna n'entend plus rien, ne voit plus rien.

Vertige des lignes, vertiges des couleurs.

Toiles et visages comme autant de miroirs.



Que fait-elle dans ce désert de solitudes ? Elle n'est pas à sa place. Elle n'a de place nulle part. Sur les toiles les visages se déforment et hurlent des mots incompréhensibles. Léna a peur. Ses jambes se déroboent. La terre s'ouvre et l'avale.

Qu'est-ce que Liliane raconte ? Pourquoi sourit-elle ainsi ? Il n'y a que sa bouche qui sourit. Léna hoche la tête. Elle ne peut articuler un mot, elle enfonce ses ongles dans ses paumes. Une chape de béton serre sa poitrine. Elle ne va tout de même pas éclater en sanglots devant tout le monde ! Personne ici n'a rien à fiche de ses états d'âme. Elle doit se ressaisir. Léna tente de se frayer un chemin. Elle étouffe. Dans un brouillard de plus en plus dense, Léna vacille.

Voix percaline de Liliane.

- Léna, que se passe-t-il ? Ça n'a vraiment pas l'air d'aller, ma chérie. Léna, Léna... Tu n'es pas malade au moins ? Veux-tu que je te raccompagne ? Veux-tu venir terminer la soirée chez Muriel et Denis ? Nous serons tous là. Préfères-tu que nous appelions un taxi ? Léna murmure un inaudible : « Je dois rentrer. »

Rentrer chez elle. Toute seule.



Elle ne sait pas quand cela a commencé. Cette difficulté à vivre. À se vivre.

Comment font les autres ? Toujours très occupés, ils s'activent en tous sens. Ils n'arrêtent pas de bouger. Être une de ces fourmis. Une fourmi ouvrière. Courir, courir pour que la peur ne la rattrape pas. Il existe bien un moyen pour taire l'épouvante. Au moins l'apprivoiser.

Elle ne s'explique pas ce qui lui arrive. Cette longue et, lui semble-t-il, inexorable dégradation.

Les années ont passé à une vitesse prodigieuse ; elle n'a pas eu le temps de les voir. Plusieurs années pendant lesquelles elle a suivi Georges. Dès années où elle fut l'épouse du célèbre Georges Dourmel. Pas Léna. Soumise pour être aimée de lui. Puis, elle devint mère. Elle était heureuse. L'enfant a grandi.



Pendant plus de vingt ans, Léna a oublié d'être elle-même. Elle s'est effacée à tel point qu'elle est devenue transparente. Elle ne peut en vouloir à qui que ce soit, elle ne s'est pas donné les moyens d'être autre chose. La peur lamine tout sur son passage. Elle a, semble-t-il, une prédilection pour les rêves et pour l'amour. Quand Léna pense à Georges son cœur se serre. Son angoisse est si forte qu'elle la paralyse. Elle n'arrive pas à se concentrer sur quoi que ce soit. Une véritable addiction affective.

Elle joue trois ou quatre portées de musique et s'arrête.

Elle appelle Georges dix fois par jour. Elle laisse de longs messages qu'il ne peut jamais entendre jusqu'au bout. Elle sait bien qu'on ne dérange pas un violoncelliste. Georges Dourmel, qui plus est. Elle l'exaspère. Elle s'en veut et jure de ne plus recommencer.

Tu continues comme ça, dit-il, je te quitte. Elle pleure et répète à l'infini les mêmes phrases.

« C'est ça, tu préfères la petite nouvelle. J'ai bien vu comment tu la regardais, comment elle te regardait. Des yeux de merlan frit. Qu'est-ce qu'elle peut faire comme manières ! Oui Maître ! Oui Maître ! La bouche en cul de poule et le feu



au derrière. Tu aimes qu'on te flatte. Tu aimes ça, n'est-ce pas ? Tu peux me regarder quand je te parle. Réponds-moi. Tu ne m'aimes plus, je le sais. Tu t'aimes trop toi-même. Tu me détestes ? N'est-ce pas que tu me détestes ? Tu le dis toi-même, je suis une pauvre nulle, une incapable. Une carrière minable. Une enfance minable. Je vais me ficher en l'air. C'est ce que tu veux. N'est-ce pas ? Tu seras bien tranquille. »

Quand elle termine sa longue diatribe, il est déjà parti.

Léna ne supporte plus les répétitions, ne supporte plus les cours, les concerts. Elle observe la salle et l'orchestre. Elle cherche celle qui saurait donner du bonheur à Georges. La jalousie l'envahit, la dépossède d'elle-même. Elle épie le moindre sourire, le moindre frémissement.

Quand la maison est endormie, elle se lève et fouille les poches de Georges. Elle recopie un numéro de téléphone sur un bout de papier. C'est quoi ce numéro ? Qui se cache derrière ces chiffres inconnus ?

Demain, elle appellera. Le cœur battant, elle composera le numéro suspect.



« Allô ! Vous êtes chez l'opticien Duchmol. »

Elle s'est trompée. Dommage ? Elle ne sait pas. Elle imagine qu'un jour ou l'autre une voix féminine lui répondra. Que fera-t-elle ? Elle raccrochera, puis rappellera. Peut-être insultera-t-elle ou pleurera. Elle se présentera : « Je suis la femme de Georges Dourmel. Avez-vous bien compris ? Que vous dit-il ? Vous dit-il que vous êtes belle ? Brûle-t-il de désir pour vous ? » Non, elle ne posera aucune question. En vérité, si elle entendait une voix inconnue, elle raccrocherait sans dire un mot.

Elle connaît l'emploi du temps de Georges par cœur. Cinq minutes de retard : une véritable catastrophe. Il ment. Il rencontre quelqu'un. Elle questionne, harcèle. Ruses, cris, pleurs. Rien ne marche. Georges ne répond plus, ne se justifie plus. Il dit qu'il est fatigué. Elle crie plus fort. Il doit lui dire la vérité. Pour en finir une bonne fois pour toutes. Elle analyse chacun de ses gestes, chacune de ses paroles. L'espoir va et vient. Il disparaît dans un haussement d'épaules, de sourcils, une exaspération mal contenue. Parfois, il revient dans l'ébauche d'un sourire, d'une caresse furtive. Elle est contente.



Toute la journée, elle l'attend. Elle se dit qu'elle a passé sa vie à attendre. Elle ne fait plus grand-chose d'autre. Le matin, elle bâcle son ménage. En passant l'aspirateur, elle jure qu'elle travaillera son violon pendant une heure ou deux ou ira assister à une conférence sur l'expansion économique, la faim dans le monde, les rites aztèques. Ainsi, elle aura quelque chose à dire...

Elle court au Conservatoire et donne sans la moindre conviction des leçons de violon et de solfège. Elle achète de quoi manger, prépare un repas brouillon et va se calfeutrer dans sa chambre. Elle s'étend sur son lit, met en route son cinéma intérieur. Cela commence bien et finit toujours mal.





Léna est toute petite mais elle prend trop de place. Elle prie pour être transformée en libellule ou en grain de sable. Elle apprend à se taire pour ne pas déranger. Quoi qu'elle fasse, quoi qu'elle dise, ce n'est jamais ce que sa mère attend d'elle. Léna est une dette. Léna est un poids. Sa mère ne voulait pas d'elle. Elle le lui dit à chaque fois qu'elle est contrariée, elle est très souvent contrariée.

Tu es un accident, ne cesse-t-elle de répéter.

C'est terrible d'être un accident. C'est la dernière chose que l'on puisse souhaiter à quelqu'un. Un accident entrave le cours des choses, bouleverse la vie, quelquefois même l'arrache. La définition du dictionnaire est sans appel : « Événement imprévu, non essentiel, événement fâcheux et malheureux qui entraîne des dégâts et met en danger. »



Léna est un événement déplaisant. Un reproche encombrant. À cause d'elle, sa mère a arrêté le violon. Violette aurait pu faire une belle et grande carrière. Elle a été premier prix de Conservatoire. Ce n'est tout de même pas anodin. Ses professeurs ne tarissaient pas d'éloges sur elle : « Outre des qualités techniques étonnantes, Violette Robin a une sensibilité bouleversante. »

Elle devait se donner tout entière à la musique, consacrer son énergie aux dons que Dieu lui avait offerts. Mais voilà, Léna était arrivée bousculant, brisant un destin exceptionnel. Oui, vraiment, cette enfant, une péripétie désastreuse.

Deux faiseuses d'anges, cette fois-ci, n'avaient rien pu faire, si ce n'est esquinter Violette pour le restant de ses jours. Elle avait été malade comme un chien, avait perdu beaucoup de sang mais le fœtus était bien accroché, il avait grandi, gigoté comme un beau diable. Léna était née prématurément mais en pleine forme. La sage-femme avait dit en riant très fort : « Ma petite, on peut dire que tu reviens de loin. Ma pauvre dame, cette pauvre petiote est plus bête qu'un veau, elle ne sait même pas téter. Je vous plains ! Qu'est-ce que vous allez en faire ? On ne fait



pas ce qu'on veut dans la vie. Pas vrai ? Quelle misère tout de même, quelle misère ! On vit une drôle d'époque. »

Elle n'avait pas tort, répète Violette, une bien brave femme, au demeurant, une bien brave femme. Tu étais si petiote, une vraie crevette ! Un petit bout de rien du tout. Oui, elle avait raison la dame en cornettes, tu étais une pauvre petite. Mais petit bout, qu'est-ce que tu as ? Pourquoi tu pleures ? Tu es complètement folle, ma pauvre petite. Tu as vraiment les nerfs malades...

Si tu n'avais pas eu cette incongrue et farouche envie de naître, Violette aurait parcouru le monde, aurait été acclamée dans les grands théâtres. Un jour ou l'autre, elle aurait rencontré un homme exquis épris de musique. Après ses multiples concerts, elle serait rentrée chez elle. Une grande maison cossue. Un mobilier patiné, les portraits de messieurs sévères en frac ou uniformes chamarrés, de dames aux regards nostalgiques et en robes mousseuses. Une vie où seuls l'art, l'harmonie auraient eu droit de cité. Au lieu de cela, un trois pièces exigu donnant sur un boulevard bruyant et sur une



cour aux arbres chétifs. Chétifs comme la vie de Violette. - Enfin, c'est elle qui dit cela.

Elle est pétrie de rancune. Elle hait sa vie besogneuse, ses fins de mois hasardeuses, ses clientes bavardes et insipides, ses amours furtives. Elle déteste ce que la vie a fait d'elle, ce qu'elle a fait de sa vie.

Après la naissance de Léna, Violette n'a plus joué de violon. Il est resté dans son écrin de velours grenat. Les premiers temps, juste « après », elle le sortait en cachette, le plaçait sous son menton. Elle attendait l'espérance au cœur. L'archet restait muet. Elle ne parvenait pas à faire naître une seule note, ses doigts, son cœur n'obéissaient plus. Elle entendait avec une précision infernale ce qu'elle aurait aimé jouer. Son corps tout entier battait comme des cymbales. Rien. Seulement des notes malhabiles et aigrettes. Seulement un crin-crin insupportable.

Violette rangea son violon en haut d'une armoire. Tout en haut pour ne plus le voir.

Dans les armoires impeccablement rangées, ni photos, ni vieilles lettres. Violette ne garde rien. Chaque année, tout au début de l'été, elle fait le tri. Elle jette dans de grands sacs-



poubelles l'année écoulée. Tout y passe : les cahiers de classe de l'enfant, les cartes postales, les factures, les journaux, le courrier. Violette n'a pas de photos à jeter puisqu'il n'y en a pas. À la question : « Comment j'étais quand j'étais petite ? » « Mignonne » suffit. Léna imagine les boucles blondes, les lèvres boudeuses, les grands yeux myosotis. Aujourd'hui encore, on ne voit qu'eux. Alors quand elle était petite...

Le vide. Place nette.

L'avantage dans une maison sans souvenirs, c'est qu'on ne voit pas le temps qui passe. C'est comme un éternel présent. Il n'en finit pas de durer.

Une seule chose dont Violette ne peut se débarrasser, c'est la mémoire. Elle résiste aux lavages et aux sacs-poubelles. Elle regimbe et se faufile dans les chemins de traverse, jaillit sans demander la permission. Elle s'accroche, fait des mines, des accroche-cœurs racoleurs. Pas moyen de s'en débarrasser. Même dans le silence, elle est là. Incrustée.





Ce matin de juillet 1942.
Les coups contre la porte. Les supplications d'Irène. Les pleurs d'Hélène. Les coups sur sa porte.

- Violette, Violette, je sais que tu es là. Ouvre ! Lève-toi, je t'en prie. C'est moi. Ouvre ! Ils viennent nous chercher. Ouvre, je t'en prie ! Ouvre !

Les coups sur la porte. Les pleurs d'Irène.

- Je suis là, Irène, je suis là.

Les sons ne sortent pas de sa bouche. Elle ne peut se lever. Elle ne peut bouger. Son cœur bat comme un fou. Son corps ne répond plus. Il faut qu'elle se lève. Elle doit poser ses pieds sur le carrelage. Il faut que ses pas la conduisent jusqu'à la porte. Elle doit se lever. Elle doit appuyer sur la poignée. Ouvrir cette porte.

Elle entend la voix de la petite sœur d'Irène. Elle entend les sanglots d'Hélène.



- J'veux aller chez Violette, j'veux aller chez Violette. J'veux pas partir ! Violette, s'il te plaît.

« Je ne peux pas bouger, je ne peux pas. »

- Chut ! Chut !! Elle n'est pas là.

« Ma douce Irène, je vais me lever, je vais ouvrir, te serrer dans mes bras. Poser mes pieds sur le carrelage. Poser un pied, puis l'autre. Me lever. Avancer. Ouvrir cette porte. Me lever, ouvrir la porte. Me lever, avancer. J'ai mal au cœur. »

Des voix d'hommes. Ils hurlent.

- C'est qui, Violette ?

- Une amie, une Française, elle n'est pas juive. Elle n'est pas là.

Ils hurlent :

- Dépêchez-vous, on n'a pas que cela à foutre. Allez, allez, plus vite que ça !

Des portes claquent encore et encore. Des pas dans les escaliers. Encore des pas. Des cris, des pleurs. Des pleurs, des cris, des pas. Encore.

Depuis plus de quarante ans des pleurs, des cris. Encore.

Puis, le silence. Assourdissant.



Georges, mon amour, essaie d'entendre ma voix. J'ai tant de choses à te dire. Tu sais peu de choses de mon enfance. Tout ce que je t'ai raconté était mythifié. Pour vivre, j'ai dû m'inventer une histoire aux odeurs de tartes aux pommes, confitures et tendresses parfumées. Rien de tout cela.

Georges, te rappelles-tu la première fois où tu m'as présentée à tes parents ? J'avais très peur. Je voulais à n'importe quel prix être acceptée. Aimée.

J'ai menti.

- Vais-je plaire à tes parents ?

Ils vont t'adorer, m'avais-tu dit. Évite de parler de ta mère. Enfin, tu peux en parler mais pas trop. Dis que ton père est mort pendant la guerre. Un bombardement ou, je ne sais pas, d'un cancer juste avant ta naissance. Non pas



du cancer. Dans la famille, nous avons une santé de fer. Nous mourons vieux. Souches saines, comme dit mon père. Tu vas les trouver un peu bourgeois, un peu vieux jeu... Mon père n'aime pas les artistes. Des traîne-savates, dit-il. Ma mère aurait pu être une excellente pianiste. Mon père aime bien qu'elle joue le dimanche ou après des dîners. Je crois que cela flatte son ego. La musique n'est pas son fort. Durant mes concerts, il est au premier rang et s'endort au bout d'un quart d'heure. Il se réveille pour applaudir... La musique s'inscrit dans un prêt-à-porter du bien-pensant. Tu vois ce que je veux dire ? Une enluminure comme les meubles d'époque, les parties de bridge, les chiens dans le chenil, les bassins dans le jardin, la bonne dans la cuisine. Sa devise : Le monde n'avance pas à coups de croches ou de triolets. Quand j'ai manifesté de faire une carrière musicale, j'ai eu droit au conseil de famille. Ça a duré des heures. Si tu persistes à faire de la musique, tu dois être au top, tu ne peux te contenter d'un petit poste minable dans une école de musique, m'a-t-il dit. J'ai obéi. Je ne réussis pas trop mal. L'honneur est sauf. Ne fais pas cette tête, ma Léna. Il ne va pas te manger...

- Ta mère, Georges ?



- Quoi ma mère ? Admirable.

- Comment fait-elle pour le supporter ?

- Il ne faut rien exagérer, ce n'est pas un monstre tout de même. Heureuse ? Mais oui, elle est heureuse. Si elle avait vécu avec un autre homme ? Qu'est-ce que tu racontes ? J'en sais fichtre rien ! Peut-être aurait-elle eu une autre vie. Va savoir ? Elle ne se plaint pas. Tu sais ce que c'est, le mariage, les obligations un certain rang à tenir. Elle dit ne rien regretter. Elle ne manque de rien. Ses armoires sont pleines. Ma mère est très belle, très élégante. Je crois que mon père est fier de la montrer. Il a des maîtresses mais c'est avec elle qu'il reste. Il l'aime à sa façon. Non, non pas parce qu'elle est élégante. Non, elle n'est pas soumise. Qu'est-ce que tu vas chercher là ? Arrête tes questions. Mais oui, elle est heureuse.

Enfin, je le crois.

Georges, tu ne me diras pas, ce jour-là, les disputes, les fuites éperdues dans le creux de la nuit, les crises de jalousie, les détectives engagés. Tes parents ? Un couple parfait. Trois filles et Dieu merci un garçon. Une maison bien rangée. Des repas dominicaux enjoués. Une vie de famille exemplaire. Les enfants en pension dès la sixième. Les vacances à la campagne chez



l'oncle Gustave. Un ancien militaire reconverti dans l'agriculture et le dressage des chevaux. Pendant deux mois, les enfants Dourmel étaient les recrues de l'oncle Gustave. C'est tout juste s'il ne les faisait pas marcher au pas, deux par deux. Pas le temps de batifoler ou de rêvasser. Lever à six heures, douche froide, petit déjeuner de bûcheron avant de passer la journée dans les champs ou dans les écuries. À la fin de l'été, oncle Gustave envoyait un rapport minutieux des faits et gestes de chacun de ses neveux. Oncle Gustave a toujours eu le sens du devoir, de l'autorité et de l'obéissance. Des vacances épuisantes mais somme toute une excellente discipline de vie. Chez les Dourmel, la discipline est une tradition familiale, qu'on se le dise. Fermez le ban.



J e suis devant eux.
Toute la famille est réunie. Enfin, presque. Dans toute cette perfection, une ombre au tableau : ils ont quelques soucis avec Pauline, la cadette. Allez savoir quelle mouche l'a piquée ! Une très bonne élève. Une jeune fille extrêmement bien élevée. Silencieuse et attentive. Jamais un mot plus haut que l'autre. Cheveux sagement coiffés, mocassins plats, jupe aux genoux, pull cashmere ou chemisier blousant et collier de perles. En quelques mois, une transformation fulgurante : des jupes à peine décentes, des caracos moulants, les cheveux longs et des foulards de bohémienne. Des absences à répétitions, évidemment non justifiées. Pauline prône l'amour libre, l'encens et le haschich. Pauline est partie depuis deux mois au Népal. Elle traîne avec une bande d'anarchistes et de Romanichels. Monsieur le père ne veut plus que l'on prononce son nom. Pauline ne fait plus partie de la famille. Madame



mère cache les cartes postales et les lettres au fond de la remise sous le tas de bois.

Maud, l'aînée est casée. Un jeune homme très bien, issu d'une famille infiniment respectable. Maud a mis ses rêves de côté. Elle voulait être reporter photographe. Elle sert de secrétaire à son mari médecin généraliste. Elle photographie son jardin et ses enfants. De très jolies photos.

Lucie est dans une école de commerce. Elle déteste le commerce. Lucie est anorexique. Pas de quoi s'affoler. Elle est tout de même assez énervante quand elle émiette le contenu de son assiette. Un psychiatre ? Pourquoi faire ? Les psy sont bons pour les cinglés. Chez les Dourmel, ça passe ou ça casse. Pas de place pour le mal de vivre, encore moins pour le bien vivre. Personne ne doit sortir du moule.

Je suis devant eux.

Ils ne me regardent pas, ils m'observent.

Ne rentre pas dans la famille Dourmel qui veut. Devenir une Dourmel, ça se mérite. Où est-il allé la dénicher ? Vous savez ce que c'est, les artistes. Alors comme ça vous vous êtes rencontrés à la fin d'un concert ? Vous êtes



aussi au Conservatoire ? Premier violon ? Même pas. Quel dommage ! Georges ira loin. Il est en train de devenir un soliste hors pair. N'est-ce pas, mon chéri ? Mon chéri est mal à l'aise mais il acquiesce. Sa future femme devra l'épauler. Georges, Georges. Il n'y en a que pour lui. La future carrière, la notoriété, les voyages. Oui, elle saura attendre. Oui, elle saura s'effacer. Elle veut simplement continuer à faire de la musique ou écrire. Écrire ?! Vous aimez enseigner ? C'est très bien Léna, vous ne ferez pas d'ombre à Georges. Madame mère rit. Très bien Léna, il faut des professeurs.

Je veux plaire, je deviens argentine.

Dourmel père arrive. Il est harassé. Être chef d'entreprise n'est pas une mince affaire.

« Comment s'est passée ta journée, mon chéri ? »

Mon chéri est épuisé. Qu'il est bon de rentrer chez soi. Les pantoufles de cuir sont chaudes. Le dry tonic est servi. La table est mise. « Qu'est-ce que tu nous as fait de bon, chérie ? » Chérie a mis les petits plats dans les grands.

Pendant le repas, monsieur Dourmel moralise. Il a une opinion sur tout. La France est devenue un vrai dépotoir. « Je te mettrai



tous ces étudiants en tôle. Qu'est-ce qu'il fout chez nous, ce rouquin ? Je ne suis pas antisémite mais ce n'est tout de même pas un hasard que ce Cohn-Bendit foute le bordel. »

Les enfants ont le nez dans leur assiette. Madame Dourmel opine du chef, se racle la gorge. « Tu es toujours un peu excessif, mon chéri. »

Mon chéri continue sa diatribe. Tout y passe : les vieilles valeurs qui fichent le camp, les émigrés, la grande juiverie internationale, les cocos, les ouvriers, la bande de fainéants, les jeunes, la libération des mœurs, la débauche, le rock'n'roll, Sartre et sa putain, les mini-jupes... Monsieur Dourmel est un grand séducteur, il cocufie sa femme en toute liberté mais Monsieur Dourmel a des valeurs...

Je suis abasourdie. Je voudrais me lever. Je reste rivée sur ma chaise et jette des regards furtifs à Georges. Il se tait. Tout à l'heure il sera convoqué dans le bureau de son père. Il faudra mettre les choses au point.

Tu te taisais, mon tendre amour.

Se taire est, comme l'obéissance, la discipline, une habitude familiale.

Vos parents ? Nous y voilà.



- Votre père ? Vous ne l'avez pas connu ?
C'est bien triste.

- Que fait votre mère ?

- Couturière à domicile.

- Il n'y a pas de sot métier.

Regards gênés. Il n'y a rien à faire, Georges ne fait rien comme tout le monde. Comment a-t-il pu s'enticher de cette fille ?

- Votre mère ne s'est jamais remariée ?

- Elle n'a jamais été mariée, je porte son nom.

- Probablement une blessure d'amour, comme c'est romantique.

Couteaux et fourchettes s'entrechoquent. Petits sourires crispés, nez dans l'assiette.

- Pauvre petite, vous connaissez tout de même le nom de votre géniteur ?

- Il est mort d'un cancer, juste avant ma naissance.

- Pauvre petite.

Un petit coup de sonnette. « Jeannette, vous pouvez débarrasser et apporter les desserts. » Fermez le ban.

Que peuvent comprendre ces assis aux culs lisses ? J'écoute leur silence mortifié. Ils me regardent. Madame a les lèvres pincées, monsieur le père reste quelques minutes bouche bée. Une venue de nulle part va entrer dans



la famille. Le soir, je dormis dans la chambre bleue, je posai ma jupe longue sur une chaise, je l'ai retrouvée le lendemain coupée et ourlée au-dessous du genou. Bon chic bon genre. Je n'ai rien dit.

Bien plus tard, j'avais raconté cette première rencontre à ma mère. Elle avait eu un petit sourire. Elle m'avait serrée contre elle. Elle avait dit des larmes dans la voix : Tu ne diras rien, n'est-ce pas, ma petite chérie ? Ils ne peuvent pas comprendre. C'est un secret entre nous.

Je me suis tue.



Tous les ans, Violette obligeait Léna à l'accompagner dans les cimetières. L'enfant détestait ce jour des morts. Le jour de son anniversaire.

Ce jour-là, des foules entières se pressent pour déposer, sur la tombe des chers disparus, plantes en pot, bouquet de chrysanthèmes, bruyères violettes ; elles durent longtemps et n'exigent pas beaucoup de soins.

Toute la famille en cortège : les plus petits courent dans les allées et jouent à chat perché, les plus grands racontent, avec moult détails, après quelques larmes et reniflements d'usage, l'année écoulée. Une bonne occasion d'avoir de vos nouvelles.

- C'est fou, déjà un an ! Vous savez ce que c'est, le boulot, les enfants, les soucis. Le temps qui passe. Pas moyen de l'arrêter. Il nous bouffe. Aucun répit.



- Tout de même, il ne nous empêche pas de nous écrire ou de nous téléphoner.

- Mais vous savez ce que c'est, on y pense, on y pense et puis voilà, l'année s'écoule sans qu'on s'en aperçoive.

Après le grand déballage des nouvelles, après les vilaines petites rancunes, les petites méchancetés susurrées d'une voix monocorde, après les effusions pas toujours sincères, les familles font un tour pour voir les sépultures des anciens vivants. Elles comparent, font des estimations quant au prix de tel ou tel caveau.

« Même dans la mort, il n'y a pas d'égalité, les riches restent riches, les pauvres restent pauvres. Regardez ces pauvres tombes moussues, quelle pitié ! Quelle honte ! Un bouquet de fleurs une fois par an, ce n'est pas grand-chose, mais c'est déjà ça. Cette année, nous avons fait nos achats en grande surface. Des promotions pas croyables ! Trois pots de fleurs pour le prix d'un. Dire que certains fleuristes se font du beurre sur le dos de nos morts. Je vous le dis comme je le pense : la moralité n'est plus ce qu'elle était. »

À entendre les uns et les autres, le passé est toujours paré de vertus à jamais perdues. Il a les couleurs de l'enfance et de l'espérance. De mon temps...



- C'est bien joli tout ça, mais on n'est pas venus pour rien. Vu le prix du caveau, j'espère qu'il n'y a pas d'infiltrations. La mairie aurait pu choisir autre chose qu'un ancien marais. J'vous dis pas l'état des cercueils ! Celui de mon défunt est en chêne de très haute qualité. J'vous dis pas ce que ça m'a coûté ! J'espère qu'il tient le coup.

- Ma pauvre dame, chêne, acajou ou sapin, satin, soie ou paille, c'est du pareil au même. Là-dedans, c'est du pourri, ça doit pas être joli à voir. Peut-être que là-dessous y a de la flotte mais dessus pas moyen de faire pousser quoi que ce soit... pas même, des pissenlits. Faut bien rigoler un peu, pas vrai ?

« Ah ! celui-là, il ne peut s'empêcher de faire des blagues. Tout de même dans un cimetière ! »

C'est le moment d'écraser une petite larme.

- Pleurez pas, Mémé, si ça peut vous consoler, c'est pour tout le monde pareil. Qu'on le veuille ou non, on y passera tous.

Il y a la queue près des robinets.

Que ce soit du marbre ou du granit, la saleté est la même. Heureusement Mémé a pensé à tout. Dans son sac, elle n'a pas oublié le racloir, ni la brosse à chiendent ni les chiffons. Un pour nettoyer, le second pour épousseter, le troisième



pour faire briller. Nos chers morts valent bien un coup de chiffon.

- C'est vrai, Pépère n'a pas toujours été parfait, sûr que des fois il nous en a fait baver, mais bon, il n'avait pas que des défauts. Faut pas exagérer. Un mort, c'est un mort. Le respect, c'est pas pour les chiens.

À propos de chiens, il y en a trois ou quatre qui se baladent. Un ou deux lèvent la patte et arrosent la pierre tombale fraîchement nettoyée. Un monsieur chapeauté hurle parce qu'il vient de marcher sur une crotte.

- J'vous jure, y en a qui ne respectent rien de rien. Des chiens dans un cimetière, on aura tout vu !

- Et alors ? Mon mari adorait son chien. J'ai quand même le droit de lui accorder un petit plaisir.

Au chien ou au mari ? Allez savoir !

Violette connaissait toutes les allées, toutes les tombes. Elle ne se déplaçait jamais sans un plan précis. Il était soigneusement annoté : allées 22, 23, 24, 25... déjà faites. 27, 28, 29, 30 restent à faire. La mère et la fille s'arrêtaient devant des sépultures visiblement abandonnées depuis longtemps. La vie des anciens vivants se résume



à un nom, un prénom et deux dates. Léna est devenue imbattable en calcul mental. La mère de Léna avait une prédilection pour les tombes d'enfants ornées d'anges ou de colombes. Ses commentaires étaient toujours les mêmes : « Pauvre enfant. Je me demande bien comment et pourquoi il est mort si jeune. Plus personne ne vient le voir. Était-il blond ? Brun ? Est-il mort de maladie, d'accident ? Léna, est-ce que tu te rends compte de ta chance ? » Elle ne se rendait pas compte.

La fin de la visite était toujours la même. Violette déposait un bouquet de roses sur une tombe blanche. Deux initiales H.K., deux dates : 1930-1942. Elle se recueillait quelques instants et pleurait doucement. « C'est qui Maman, tu le connais ? » Violette hochait la tête « Oui, je la connaissais. Mais elle n'est pas là-dessous. » C'est une petite fille ? Elle est où ? » « Tu m'agaces. Arrête de me poser des questions. Laisse-moi tranquille. Un peu de respect s'il te plaît. » Léna avait peur, elle ne comprenait pas pourquoi.

La journée se termine, on se quitte à grands renforts de klaxons, de « À bientôt, c'est promis, on s'appelle, à l'année prochaine ! »



Les morts retrouvent leur solitude. Ce n'est pas grave, ils ont l'habitude. Les vivants partent avec au fond du cœur une angoisse diffuse. L'an prochain c'est peut-être sur leur tombe que des chrysanthèmes bon marché faneront, qu'un chien pissera. De sinistres renifleurs résumeront leur vie, ce qu'ils ont été, en quelques mots laconiques.

Une visite annuelle pour se donner le droit de ne plus aimer, de ne plus souffrir.

Ce jour-là, Violette donnait la main à sa fille. C'était très doux.



Les ombres venaient en sinistres farandoles.

Affublés d'ailes grises, les orbites creuses, les bouches édentées, « les pauvres petits » voletaient au-dessus du lit de Léna dans une cavalcade et une cacophonie effroyables.

- Maman ! Maman, ils sont là ! Ils vont me prendre ! Ils vont me faire mal !

- Qu'est-ce que tu racontes ? Léna... de qui parles-tu ?

- De la petite fille qui est pas dessous, des petits enfants dans le cimetière... Y sont partout.

La petite criait.

- Maman, regarde ! Les grandes ombres sur le mur, regarde ! Elles sont là ! Maman, j'ai peur !



La mère de Léna avait des armes imparables. Il fallait combattre les ombres et les laisser coites.

- As-tu vu la binette qu'elles ont faite devant mes grimaces ? À toi. Tire-leur la langue, mets tes yeux à l'envers. Ne crie pas, contente-toi de te moquer d'elles.

Le stratagème marchait à chaque fois. Il arrivait tout de même que la bataille soit rude. À la longue les Hyades aux yeux pers capitulaient. Une déroute réjouissante et méritée.

Léna aimait ces nuits où elle était seule avec sa mère. Violette la croyait enfin endormie. Dans la pénombre l'expression de son visage était alors très douce. Elle se laissait aller à l'aimer. Ce n'était peut-être qu'une impression.

Violette murmurait : « Pauvre petite, que vas-tu devenir ? Qu'ai-je fait de toi ? Pauvre petite... »

Léna n'avait alors aucune idée de ce que pouvaient signifier ces mots. Elle n'était pas effrayée, plutôt contente d'une telle sollicitude. Léna aimait cette mère-là. L'enfant aurait aimé que la nuit durât toujours. Le sommeil finissait par l'emporter.

À son réveil, sa mère n'était plus là. Elle l'entendait dans la cuisine préparer le petit



déjeuner et attendait son appel pour se lever. Violette lui donnait un baiser furtif et l'enjoignait à aller faire sa toilette.

« Léna, n'oublie pas les dents. Léna, lave bien derrière les oreilles, change de culotte. Léna en chemin récite tes leçons. Dépêche-toi, tu vas être en retard. »

Léna ne fut jamais en retard. Elle détestait l'école. Toujours peur de mal faire. Toute une journée sans sa mère. Sans la voir. Sans la respirer. Sans l'entendre. Léna rêvait.

Tu cours vers elle, tu te blottis contre elle. Elle te mange de baisers. Dans son sac, elle n'a pas oublié la brioche au chocolat. Vous marchez main dans la main. Elle porte ton cartable et te raconte les couleurs de la rue, la course des nuages, les grandes affiches de cinéma. Elle t'appelle sa petite chérie, son poussin, sa merveille, sa tourterelle, son trésor. Elle rit beaucoup. Tu es fière d'avoir une maman aussi jolie, aussi prévenante. Vous regardez les passants dont les yeux rient de tant d'amour.

Rien qu'un rêve. Rien que cela.

Violette ne l'accompagna jamais, ne vint jamais la chercher. Toujours débordée, toujours submergée. Chaque jour, Léna rentrait lentement de l'école avec le secret espoir qu'elle viendrait



à sa rencontre. Les fêtes de fin d'année étaient une torture supplémentaire. Violette n'était jamais là. Léna choisissait au hasard un visage dans le public, des yeux auxquels elle offrait son sourire.

Léna était une bonne élève mais une bonne note ne méritait aucun éloge. Par contre sa mère avait une mémoire étonnante de ses mauvaises notes. Elle les débusquait avec une joie maligne.

« Tu me fatigues, ma pauvre petite. Que vais-je faire de toi ? Une cossarde, un cancre, une bonne à rien. Le prix à payer. La honte de ma vie. File dans ta chambre, je ne veux plus te voir. »

Léna était terrorisée par ses colères. Elle falsifiait allègrement son carnet de notes et devint un faussaire expert en écriture. Le mensonge devint une seconde nature. Mentir pour ne pas être grondée. Mentir pour se protéger des cris et des sarcasmes. Mentir pour avoir l'illusion d'être aimée.

Violette n'avait pas fait de longues études. Léna devait réparer toutes les insuffisances, tous les échecs de sa mère.

Son calvaire commença dès le cours préparatoire. Une cliente de Violette, professeur



dans un centre d'attardés mentaux, lui enseigna l'alphabet. Léna épelait chaque lettre la bouche en cul de poule et contorsions en tous genres. Une parfaite idiote. Elle devait, la moindre des civilités, savoir lire avant tout le monde, être la première de sa classe. Violette enferma sa fille dans un monde de dictionnaires, de livres de grammaire, d'histoire, de mathématiques... Le monde du dehors lui était interdit, ses camarades fredonnaient des ritournelles à la mode, Léna apprenait des pages entières d'histoire carolingienne et récitait le sourire aux lèvres les verbes irréguliers anglais. Les copines commençaient à se maquiller, à pouffer, à frémir ; la petite rêvait de mondes peuplés de hiboux aux grandes lunettes, de sorcières cyclopes, de paramécies féroces.

Léna était une enfant soumise. *Veut bien faire* était la formule favorite de ses maîtres. Une mauvaise note l'anéantissait. Non pas parce qu'elle n'avait pas compris la leçon mais parce qu'elle allait décevoir sa mère. Être aimée d'elle à n'importe quel prix.

Dès la classe de sixième, Violette décréta que Léna devait faire les « Grandes Écoles » ou rien.





Léna est passée à côté de la vie de peur d'y entrer. Elle ne sait pas qui elle est. Enfermée dans une image qui n'est pas la sienne. Elle a appris à se taire, à taire tout ce qui fait d'elle une personne vivante.

Petit à petit, elle a laissé ses rêves de côté... pour plus tard. Le plus tard est arrivé et les rêves ont fichu le camp. Elle ne sait même plus quelle tête ils avaient. Leurs couleurs ? Leurs destinations ? Ils sont partis. Un point c'est tout. Un à un, elle les a abandonnés au bord de la route. Peut-être les a-t-elle trahis ou le contraire, elle ne sait pas. Elle se surprend parfois à les appeler mais il y a belle lurette qu'ils ne reconnaissent plus le son de sa voix. Ils se moquent d'elle comme d'une guigne. À force de les repousser, de les ignorer, d'imaginer qu'ils n'étaient que des mirages, ils se sont lassés. Épuisés, ils sont allés sur d'autres rives. On ne danse pas



la sarabande tout seul. Les rêves n'aiment pas les endormies, les gémissantes, ils chérissent le rire, les étonnants inattendus. Qu'iraient-ils faire chez une froussarde pleurnicheuse ? Ils n'ont pas de temps à perdre. Il est déjà tard. Trop tard.

Elle est un fétu de paille dans l'œil du cyclone. Ses songes se sont carapatés et sa jeunesse avec. La vie est longue à gravir. À peine arrivés à son sommet, on dévale ses flancs sans jamais recommencer l'ascension. Depuis quelques années, lui semble-t-il, la vitesse est de plus en plus rapide. Le temps s'accélère de jour en jour et l'entraîne au fond du puits. Abysses insondables. Où va-t-elle ? Elle n'en sait rien. Elle sait seulement que la descente est amorcée.

Léna se retranche dans des journées magnifiées. Elles l'aident à vivre un présent qu'elle exècre. Elle ne se projette plus dans l'avenir. Penser demain provoque en elle une crainte indicible. La harpie n'est plus sans visage. Elle fait des signes sardoniques. Impatiente.

Léna se cloître dans une citadelle opaline. Elle touche l'azur du ciel. Chaque jour, la réalité



dont parle Georges balaie l'édifice. Chaque jour, Léna rebâtit son rêve pierre par pierre.

Peu à peu, elle a érigé une forteresse dont elle ne peut ou ne veut s'échapper. Georges lui répète souvent qu'elle n'est pas dans le réel. Elle n'entend plus rien. Ne voit plus rien. Les nouvelles du monde glissent sur elle.

Elle tombe. Tombe et ne maîtrise plus rien.

Elle crie beaucoup. Pleure beaucoup.

C'est fou ce que son corps contient de larmes. Des fleuves. Des océans entiers.

Elle se demande d'où elles viennent. Toutes ces larmes. Probablement de très loin.

Nul ne le sait mais elle est morte.





Léna feuillette pour la énième fois les albums photos. Des centaines de clichés de Georges. Seul, en trio ou dans l'orchestre. Un énorme album avec toutes les coupures de presse. Georges Dourmel, Georges Dourmel... Caractères gras et tête d'affiche, photos de couverture, affiches dans les couloirs de métro, sur les kiosques, sur les devantures des épiceries de quartier. Une logorrhée multicolore. Un dégueulis d'images et de mots. Des tonnes d'autographes et de compliments baveux. Georges Dourmel à n'en plus finir.

La fébrilité des loges. Avant et après.

« Léna, la mesure 14 n'est pas au point, je vais me planter. Léna, tu m'aimes ? Léna, tu ne trouves pas que j'ai une sale tête ? Je suis épuisé. Putain ! La mesure dix-huit ! Léna, peux-tu me la chanter ? Léna mon petit chat, va dans les



coulisses dire à ces imbéciles de faire moins de bruit ! J'ai besoin de silence. Silence, Nom de Dieu ! Léna, où est passée la partition ? Je dois la relire une fois, rien qu'une fois. Je vais me planter. Léna, es-tu certaine que toutes les invitations ont été envoyées ? Comment est la salle ? Arrête de sourire comme ça. Léna, vite, un verre d'eau ce n'est pas la mer à boire ! Il rit. Léna, Léna, crois-tu que je suis au point ? Léna, encourage-moi, Nom de Dieu ! Est-ce que tu te rends compte de l'enjeu ? Léna, je suis sur le devant de la scène. Nu. Comprends-tu ? Léna es-tu certaine du decrescendo ? Léna, Léna, il y a une tache sur ma chemise, si, si, je t'assure. Tu pourrais faire attention. Ce n'est tout de même pas sorcier. »

La salle est pleine.

Tout un comité d'entreprise est là : Cadeau des fêtes de fin d'année. Toutes les places pour le concert de rock sont prises, celles des valse de Vienne aussi. Il paraît que Bach ce n'est pas mal non plus. Au premier rang, tout le gratin. Vague élégante et cultivée. Le ministre fait plus jeune qu'à la télé. Son épouse l'accompagne. Elle a le sourire...



Trois mois de réservation pour un concert unique. Georges Dourmel ! Un phrasé et une sensibilité inégalables.

Léna observe la salle. Les femmes, pense-t-elle, se pâment. « C'est tellement sensuel, un violoncelle ! » Toutes les images passent dans le cœur des femmes. Caresse, roulis des corps. Leurs mains sur leurs cuisses moites, sur la soie de leur robe du soir, sur leurs décolletés emperlés, sur leurs désirs poudrés. Les lèvres rouges s'ouvrent. Imperceptiblement... On sait peu de choses de sa vie privée. Il ne fait pas la une des journaux à scandales. On dit qu'il est marié. Une violoniste. Forcément. Elle le suit lors des récitals. Ça ne doit pas être facile d'être la femme de celui qu'on applaudit. Ils ne vivent que pour la musique. C'est beau. Georges Dourmel. Un artiste rare. L'âme du compositeur transfigurée. Dourmel, architecte de l'art et de la courbe.

Léna pense qu'elle est l'art de la soumission et de la béatitude.

C'est pour toi, répète Georges, c'est pour toi.





Léna est absente. Léna n'est rien. Ne se sent rien.

Simon, ton enfant. Ta merveille parmi les merveilles. Qu'as-tu fait de lui ?

Avec sa naissance, répètes-tu, est née l'inquiétude. Une crainte viscérale de ne pas le voir grandir, qu'il lui arrive malheur. Tu ne voulais plus accompagner Georges lors de ses lointains concerts, une semaine sans être avec Simon devenait une torture intolérable. Tu dépensais des fortunes au téléphone. Les mots de la nourrice te rassuraient pendant quelques minutes puis la peur revenait au grand galop. Simon allait bien mais au retour l'avion allait s'écraser et il serait orphelin. Tu ne partis plus. Tu t'es dit que la peur allait s'en aller quand Simon deviendrait adulte. Elle est restée.

Tu regardes les photos de classe, de la petite enfance, de l'adolescence. Tu rêves. Tous les



trois au bord de la mer, tous les trois à Venise, dans les forêts, à la montagne.

Simon sagement assis dans une salle de concert. Simon, la jambe dans le plâtre après une chute de toboggan. Un cascadeur, ce Simon, il n'a peur de rien.

Tu es effrayée de sa dernière lubie : le saut en parachute. Tu ne peux pas assister à ses exhibitions, elles te pétrifient de terreur. Simon, ton amour. Ses premiers pas sur scène. Quel âge a-t-il ? Sept ans tout au plus. Il campe le rôle de d'Artagnan. Simon le cœur et les yeux dans les nues. Aujourd'hui, au grand dam de son père, il est comédien. Un métier sans avenir. Tu es fière.

Tu répètes, sans y croire, que ton enfant n'est pas « ton » enfant. Il est un oiseau. Ses ailes doivent l'emmener le plus loin possible. Une vraie mère doit soutenir, écouter. Simon n'est pas ton confident. Lui, peut se confier, pas toi. Avec tes histoires, tu l'étouffes. Pourquoi a-t-il grandi si vite répètes-tu ? Qu'as-tu fait de ses rires, de ses rêves, des fontaines fraîches ?

Mauvaise enfant, mauvaise amante, mauvaise épouse, mauvaise mère.



Parfois, Violette recevait des amis, des « Oncles » du bout du bout du monde. Invariablement habillée de noir, les cheveux très longs retenus en chignon et les yeux fardés de khôl, elle dansait de façon provocante et gloussait comme une poule. Ces soirs-là, Léna n'avait évidemment pas le droit de cité. Violette la présentait hâtivement aux « tontons ».

« Hélène ma fille, elle est en tête de classe. Enfin presque ! Ma petite chérie, va te coucher. Ne me fais pas honte. Révise tes leçons. Pense à mettre ton réveil. »

Léna regagnait sa chambre. Abrutie par les rires stridents de sa mère, elle finissait par s'endormir. Un sommeil léger, interrompu par des gémissements et des soupirs. Le lendemain, Léna se traînait à l'école avec une envie incompréhensible de vomir.

Enfant solitaire, Léna pouvait rester assise des heures durant devant ses poupées et ses



livres. Des livres aux tranches dorées. Elle aimait leur fidélité. Aucun ne lui a jamais fait faux-bond. Ils transfiguraient le temps. Mirages immobiles. Ils étaient une illusion de la sérénité. Quand Violette, intriguée par son silence, entrait dans sa chambre, elle posait inmanquablement la même question : Léna, que fais-tu ? Encore à rêvasser ? Inmanquablement, elle répondait : « Je joue. »

Son jeu favori était l'invention d'un monde où elle n'avait pas peur. Elle découpait dans des feuilles de papier blanc des farandoles de petites filles auxquelles elle coloriait des sarraus multicolores. Elles étaient les complices d'histoires rocambolesques. Léna partait dans des pays lointains ou imaginaires, voyageait allègrement des jonques de la mer de Chine aux temples incas, de leur rue parisienne à la grotte d'Aladin, du fond des océans au sommet de l'Himalaya.

Elle était fascinée, troublée par le grand livre de Grimm offert par Joseph, l'ami luthier. Elle regardait les illustrations d'Ondine. Elle était si belle ! Ses longs cheveux noirs entremêlés d'herbes vertes la bouleversaient. Elle voulait être cette ondine. Une félicité où la mort, enfin, serait vaincue.



Quel âge a-t-elle ? Sept ou huit ans tout au plus.

Elle est restée presque toute la journée dans l'atelier de Joseph. Des artistes viennent de toute l'Europe faire réparer, toiletter leurs violons, violoncelles, altos et contrebasses. Les plus grands solistes affirment que Joseph est le nouveau Stradivarius. Ce n'est pas rien.

Dans l'atelier, les essences de bois se mélangent aux fragrances sucrées du copal, de l'élimi, du dammar, des vernis, des colles et de la térébenthine. Une odeur prégnante. Une odeur vivante.

Joseph Berl parle doucement, ses mains caressent le bois. Lentement, le ciseau soulève de minces copeaux. Longue et douloureuse naissance.

- Écoute, ma petite Léna, entends-tu battre leur cœur ? Écoute la voix des arbres. Chaque essence a son propre langage. La voix d'un sycomore, vieux de plus de cent ans, vibre de tous ses souvenirs. Elle répond au modeste sapin devenu sec et dur. L'un et l'autre abritent l'âme de l'instrument. Les violons, les violoncelles, les contrebasses, les altos ont une âme. Une véritable âme. Il faut beaucoup d'amour pour la faire vibrer, ne cesse de répéter Joseph.



Deux ou trois fois l'an, Joseph venait la chercher pour des escapades buissonnières. Il arrivait tôt le matin. Il arborait sa tenue des grands jours : un pantalon marron, une veste de velours côtelé, un chapeau emplumé, un sac à dos avec des sandwiches et de la limonade. Main dans la main, ils prenaient un car qui les emmenait dans le rêve des arbres.

Les arbres et les fées de Léna étaient les garde-fous inexpugnables de ses angoisses. Ils calfeutraient ses cauchemars. Plus rassurants que sa cachette dans le placard de l'entrée. Une niche précaire puisque sa mère l'y retrouvait toujours. C'était l'un des rares endroits où l'angoisse un court instant capitulait. Elle ne l'entendait plus. Là, elle n'était plus un accident. Elle n'entendait plus ses sempiternelles jérémiades, ses incessants reproches.

Ondine dans le silence des arbres.



Elle se souvient de la voix de Joseph qui racontait des contes oubliés. Lui seul savait parler aux arbres. Lui seul les comprenait.

« Pendant des décennies, ils n'entendent que le bruit du vent et de la pluie. Leurs cimes caressent les nuages, s'aiment en silence. Un jour, les tronçonneuses rompent cette belle harmonie. L'homme tue l'arbre comme il tue son semblable. Il tue sans état d'âme sa propre image. L'arbre n'est rien. Il n'est qu'un produit. L'arbre, comme l'homme, se débite et se vend. Léna, écoute bien mon histoire, elle est simple mais elle ressemble, à s'y méprendre, à nos souvenirs. Le sapin était tout petit, imbu de lui-même et de ses jolies aiguilles, il n'attendait rien de la vie ; si ce n'est des choses très jolies et fort agréables. Ne suis-je pas beau ? Ne suis-je pas aimable ? Je suis tout petit mais je suis au monde. N'est-ce pas admirable ? Ses aînés n'avaient que faire de cet avorton. Ils admiraient la voûte du ciel. Ils se suffisaient à eux-mêmes et



se gargarisaient de leur inutile suffisance. Quand les bûcherons vinrent faire leur sale besogne, ils ne frémirent pas. Ils ne bougèrent pas. Ils laissèrent faire. Benoîtement. Le petit arbre ne connaissait rien du monde des hommes. Il n'eut presque pas mal. Il eut bien quelques racines coupées mais il ne pleura pas. Il rejoignit ses frères dans la remorque d'un grand camion. Certains avaient eu moins de chance que lui; leurs troncs avaient été sectionnés. Ils ne se plaignaient pas. La douleur ne se défend pas. Le petit sapin partit l'esprit embrumé de rêves coloriés. Il allait découvrir le monde. Il ne fut pas déçu : une terre de bruyère grasse et blonde. De l'eau limpide et fraîche. Des dorures, des guirlandes, des étoiles et des bougies. Des cris, des chants, des exclamations à vous tourner la tête. Le petit sapin pleurait de joie. Je suis le plus beau ! Comme on m'aime ! Il ne savait pas que sa vie allait se terminer dans un dépôt d'ordures. Léna tu m'écoutes ? »

Léna, écoute.

Elle n'en finit pas d'écouter les rêves de Joseph. Elle se demande souvent pourquoi Joseph et sa mère ne se sont pas mariés. Violette répète que cela ne se pouvait pas. Léna aurait bien aimé que Joseph soit son père. Il lui arrive



de raconter que c'est lui. Joseph a toujours été très gentil avec elle. Il a fabriqué son premier violon. Donné ses premiers cours. Au début, c'était un secret. Un secret à eux, tous les deux.

« T'en fais pas Léna, je vais convaincre ta mère. »

Violette avait été convaincue.

Violette ne refuse jamais rien à Joseph. Il n'y a que sa main qu'elle a toujours refusé de lui donner. Léna, ne sait pas pourquoi. Elle n'ose le demander.

Elle sait qu'ils se connaissent depuis toujours. Ils allaient à l'école dans le même quartier. Joseph à l'école des garçons. Violette à l'école des filles. Ils se retrouvaient à cinq heures et partageaient leur goûter. Ils étaient, selon Joseph, quatre copains inséparables. Violette, Irène, Samuel et Joseph. Quatre musiciens. Ils avaient même monté un quatuor.

De temps en temps, ils donnaient un concert dans la cour de l'immeuble. Les gens apportaient leurs chaises. Ils écoutaient Mozart et Schubert, les yeux écarquillés ou embués selon l'humeur du moment. Cela se terminait, quasiment à chaque fois, dans des fous rires et des chants. Des chants de tous les pays du monde. Certains dansaient.



Il y en eut des rencontres et des histoires d'amour dans les cours des immeubles ! C'était avant. Il y a longtemps.

Joseph a sur le bras un drôle de tatouage. Des numéros bleus. Joseph dit que c'est son numéro de téléphone parce qu'il a, dit-il, une mémoire de moineau. Léna trouve cela bizarre. Elle a demandé à Violette. Violette lui a flanqué une gifle. Après, Léna n'a plus posé de questions.

Léna aime le dimanche. Joseph vient déjeuner. Quand c'est l'été, il porte des chemises blanches à manches courtes. Léna connaît depuis le temps, le numéro tatoué sur le bras par cœur. Elle le répète dans le creux de son lit pour ne pas oublier.

Tous les trois, on dirait une vraie famille. Être une famille une fois par semaine, ce n'est pas si mal. Joseph arrive tous les dimanches à midi pile. Il apporte le dessert. Tarte aux pommes ou clafoutis. Quelquefois un bouquet de fleurs. Violette dit à chaque fois : « Joseph, il ne fallait pas. » Puis, elle met le bouquet dans un vase.

Le dimanche est un joli jour.



Léna avait questionné Joseph. Elle voulait savoir. Tenter de comprendre. Pendant des années, il avait esquivé les questions. Il ne savait pas grand-chose. Il n'était pas là.

Peut-être la concierge de notre immeuble... mais ne fouille pas trop, ma petite Léna, ne fouille pas trop. C'est la guerre qui a fait de ta maman ce qu'elle est devenue. Quand tout a été fini, elle est venue chaque jour avec moi à l'hôtel Lutétia tenter de retrouver mes deux cousines, Irène et sa petite sœur Hélène. Hélène avait douze ans. Seule Irène est revenue des camps. Aujourd'hui, elle vit au États-Unis. Elle ne veut plus jamais mettre les pieds en France. Cela a beaucoup affecté ta mère, elle aimait beaucoup Irène. Elles étaient comme deux sœurs, dans la même classe au Conservatoire. Ta mère s'est toujours sentie coupable. Coupable de n'avoir



pu l'aider. Elle répétait « C'est de ma faute, c'est de ma faute. J'avais peur, Joseph, j'avais peur. » Elle ne m'a dit que cela, elle ne m'a rien dit d'autre. Ne fouille pas trop, ma petite Léna, ne fouille pas trop.



Léna avait mis des mois avant de la retrouver. Elle vivait dans une maison de retraite. Une maison pour inutiles. Une maison pour vieux.

Dans le couloir, ils sont une vingtaine. Assis, ratatinés et silencieux. Léna lance un tonitruant bonjour. Tout au moins lui semble-t-il tonitruant dans ce silence qui sent la sueur et l'urine. Une petite lueur agite les regards fatigués.

De la visite, ils ont de la visite.

Chacun fait des efforts pour se souvenir. Est-ce ma fille ? Ma petite fille ? Ou alors une lointaine cousine ? À qui cette jeune personne ressemble-t-elle ? À l'ancienne fiancée ? À celle qui faisait battre le cœur ?

La petite lueur s'éteint. Plus personne ne vient les voir. Plus personne ne vient leur parler.



Ils marmonnent leurs souvenirs, des images floues et confuses dans un temps aboli.

Madame Pitois est là. Sur sa robe noire, elle porte une blouse fleurie. C'est pour pas salir, explique-t-elle. Léna sourit et acquiesce.

- Vous comprenez, continue madame Pitois, on n'est jamais assez propre. En quarante-cinq ans de carrière, pas un jour sans que je nettoie. Tout le monde pourra vous le dire, ma loge et mon immeuble étaient impeccables. Ma petite demoiselle, vous avez devant vous la concierge la plus propre de Paris. Mais qui êtes-vous ? Pourquoi vous venez me voir ? Vous seriez pas ma petite-fille par hasard ? Je dis ça parce que ma petite-fille je l'ai pas vue depuis au moins dix ans, si c'est pas plus. D'ailleurs, si on se voyait, on pourrait pas se parler. J'parle pas américain. Elle est née et vit à Boston. À la fin de la guerre, ma fille, elle a marié un Américain. J'avais bien raison de ne pas aimer les yankees. Ils m'ont pris ma fille... Elle m'envoie des cartes postales et des photos. Vous voulez voir ?

Elle sort de son sac, qu'elle tient serré contre son ventre, une liasse de lettres et de photos écornées.

- Là, vous voyez, c'est ma petite-fille Linda.



Marguerite Pitois lève la tête. Elle regarde Léna, regarde la photo. Sa voix devient suspicieuse.

- Vous y ressemblez pas. Vous êtes pas ma petite-fille.

Elle s'agite, cherche du regard une aide qui ne vient pas.

- Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous me voulez ? J'ai rien fait de mal. Mon immeuble et ma loge étaient les plus propres de Paris.

Léna caresse les mains de la vieille femme.

- Calmez-vous. Votre petite-fille est vraiment très belle.

Marguerite sourit. Elle chuchote d'une voix d'enfant apeurée :

- Oui Mademoiselle.

Léna raconte qu'elle fait des recherches sur la vie à Paris pendant les années d'Occupation. Elle habite non loin de l'immeuble où travaillait Madame Pitois. C'est la nouvelle concierge qui lui a parlé d'elle.

- Elle m'a dit combien vous aviez à cœur votre travail, j'ai pensé que vous saviez beaucoup de choses. Vous êtes un témoin direct. J'ai besoin de vous. Quand ma thèse sera finie, je vous enverrai un exemplaire.

Marguerite est rose de plaisir. Il y a longtemps que quelqu'un s'est intéressé à elle. Pour sûr,



elle sait des choses. Un vrai livre. Elle a tout vu. Tout entendu.

- Chère madame, pendant la guerre, dans votre immeuble y avait-il des Juifs ?

Madame l'ex-concierge redevient méfiante.

- J'ai rien à voir avec les youpins. Je leur ai rien fait. Pour moi, c'étaient des locataires comme les autres. Ce qui leur est arrivé, c'est pas mes histoires. J'ai fait tout comme la police m'a dit. Ni plus ni moins. Si y en a qui vous ont dit autre chose, c'est des menteries. Ni plus ni moins.

Léna se retient de la gifler. C'est toujours la même histoire, les gens n'ont pas vu grand-chose, ils n'étaient au courant de rien.

- Oui, oui, bien sûr. Racontez-moi quand même comment c'était avant. Vous souvenez-vous de vos locataires ? C'est si loin, c'est normal que vous ne vous rappeliez plus. Je comprends.

- Comment ça ? Ma petite demoiselle, je me souviens de tout. C'est comme si c'était hier. Quand les Schleus sont arrivés, je peux pas dire que ça m'a fait plaisir. J'ai même eu assez peur. Pendant la drôle de guerre, j'ai envoyé mes six mômes à la campagne. Chez ma tante. Je suis de Haute-Savoie. Vous connaissez ?



- Un peu. J'y suis allée en vacances, il y a longtemps.

- Je vois. Vous faites du ski. J'ai tout de suite vu que vous étiez de la haute. Mes enfants, je les ai pas envoyés à la montagne pour batifoler. Je les ai envoyés là-bas pour qu'ils soient en sûreté, pour qu'ils aient du bon air, de la bonne nourriture. Vous savez ce que c'est, on fait ce qu'il y a de mieux pour ses enfants. Les miens y sont restés six mois à aider ma tante. Pas sans bénéfice. Ils ont appris une foule de choses. Traire des vaches, ramasser le foin, nettoyer les clapiers, donner à manger aux poules. Oui, oui, ma petite demoiselle, ça va vous paraître bizarre, mais la guerre a du bon. J'peux dire qu'ils se sont bien débrouillés, vous voyez ce que je veux dire, quand ils sont revenus, y savaient faire un tas de trucs. C'étaient plus des empotés. Des débrouillards, comme leur père. À leur retour, les Boches étaient déjà dans la capitale. Je peux pas dire que les Frisés se conduisaient mal. Toujours une parole aimable. Un salut poli. Et puis, j'avais confiance dans le Maréchal. Il avait signé la paix. C'était l'essentiel. Pas vrai ? Je l'ai vu une fois pour de vrai. C'est lui-même qui m'a remis ma médaille de « Mère méritante. » Oui, ma petite mademoiselle, une médaille toute



dorée. J'peux vous dire que j'avais les larmes aux yeux. Le Maréchal y sentait la verveine. Quand il m'a embrassée, j'ai bien cru que j'allais faire un malaise. Il avait beau être plus tout jeune, il avait encore de beaux restes. J'étais, pardonnez-moi mademoiselle, tout émoustillée. Le Maréchal, il m'a fait un effet, un effet, vous pouvez pas savoir...

Marguerite ferme à demi les yeux. Elle murmure, extatique : Le Maréchal, ah ! le Maréchal, c'était quelqu'un.

- Continuez, madame Pitois... Continuez.

La tête appuyée sur le dossier du fauteuil, Marguerite paraît endormie, elle sourit béatement.

- Madame Pitois ?

Marguerite sursaute, elle glousse.

- J'en étais où, j'en étais où ? Ah oui ! le Maréchal. Il a dit : « Mon petit, merci pour la Nation. » Comme j'étais fière. Comme j'étais émue ! Il m'a fait un effet. Un effet pas croyable. D'ailleurs, avec mon Lucien, dans la nuit qui a suivi la cérémonie, on a bien failli faire le septième. J'aurais bien aimé, il aurait été, pour dire, un petit peu celui du Maréchal. Bon, c'est la destinée, j'ai pas eu ce petit, ni d'autres



d'ailleurs... Si c'est pas malheureux tout de même !

Léna écoute sans broncher.

L'armistice est signé. Tout va bien. La Révolution Nationale, l'Ordre Nouveau sont en marche. Les croix gammées flottent sur Paris. Les tractions noires roulent vite sur les larges avenues. Le bruit des bottes est régulier et cadencé. Le couvre-feu est instauré.

Des hommes ou des femmes hurlent dans une cellule. Des familles font la queue pour quelques légumes. Des familles ferment leurs boutiques, leurs officines, leurs cabinets. Des hommes, des femmes, des enfants se terrent dans le silence. Certains fuient, se cachent, changent d'identité. Certains se séparent de leurs enfants. Certains disent au revoir et certains n'ont pas le temps de dire au revoir. Des femmes et des hommes se battent. Des femmes et des hommes dénoncent.

Il y a ceux qui torturent et ceux qui sont torturés. Il y a ceux qui arrêtent et ceux qui sont arrêtés. Il y a ceux qui déportent et ceux qui sont déportés.

Il y a tous ceux qui n'entendent pas les larmes, qui ne voient pas les déchirures. Les irrémédiables blessures.



Les ordonnances vont bon train. On spolie, assassine dans la légalité la plus parfaite. Les cabarets sont pleins, le champagne coule et les rires fusent. Les oriflammes rouges et noires flottent dans un ciel bruissé de plaintes. Des jeunes filles se donnent à bouche, bas de soie, paniers pleins que veux-tu. Elles se donnent aux vainqueurs policés et mélomanes. Des enfants ne jouent plus dans les squares et rêvent devant les grandes affiches de cinéma. Des amies se baladent bras dessous bras dessus, les cheveux défaits, le sourire aux lèvres et une broche en forme d'étoile sur le cœur. Des lycéens sont arrêtés et fusillés. Des hommes sont dupés, arrêtés et internés. Des mères se jettent par les fenêtres.

Des clameurs insensées montent dans le ciel pur de l'été.

Des plaintes insensées, dans les cellules, dans les maquis, dans les villages, dans les fourrés, les fossés. Plaintes insensées dans les trains. Plaintes insensées. Là-bas.

Tout va bien. Tout va très bien.



« Va jouer ailleurs, j'ai du travail. Hélène, tu m'écoutes ? Arrête de chantonner. Reste pas dans mes pattes. Tu me fatigues. File dans ta chambre. Léna, fais tes devoirs. Léna, on n'a pas rien sans rien. Léna, va acheter du pain. Léna, arrête de chantonner. Léna, va dans l'atelier de Joseph. Léna, répète ton violon. Ne me fais pas honte. Léna, Léna. »

Quinze fois par jour. Fais ci, fais ça. Tous les jours. Fais pas ci, fais pas ça.

« Tes devoirs ? As-tu fait tes devoirs ? Qui m'a fichu une engeance pareille ? C'est pour toi que je m'escrime. Tu crois que je m'amuse ? Je peux t'assurer que si j'avais pu, tu ne serais pas là. Arrête de chialer. Tu m'horripiles, ma pauvre petite. Laisse-moi tranquille. Je travaille. C'est pour toi Léna, c'est pour toi. »



Le bruit de la machine à coudre.

Toute la journée.

Tac, tac, tac, tac...

Violette, penchée sur les tissus.

Inlassablement.

Le pied sur la pédale. Tac, tac, tac...

L'aiguille file. Des kilomètres de cotonnade fleurie, de bourre de soie, de satinette, de flanelle, de tweed, de dentelle, d'organdi, de percale, de cashmere, de crêpe Georgette, de voile, de velours broché ou côtelé, d'alpaga.

Tac, tac, tac...

Les coupons sont partout, ils débordent, prennent toute la place. La place de tout. La place des souvenirs.

Toute la journée le pied sur la pédale.

Tac, tac, tac...

C'est pour toi Léna. Pour toi.



Elle essaie de ne pas penser. De ne pas penser à Georges. Il est parti depuis huit jours. Une tournée de trois semaines aux États-Unis : Los Angeles, Orlando, San Diego et Boston.

Il l'a appelée deux fois. Deux fois, trois minutes. Les communications sont chères.

- Tout se passe bien. Des salles combles.

- Et toi, ça va ?

- Oui, ça va. Moi aussi je t'embrasse. Mais oui je t'aime, arrête de me poser sans arrêt les mêmes questions. S'il te plaît, laisse-moi respirer. Je t'en prie ne pleure pas, tu ne vas pas recommencer. Oui, oui, je t'embrasse, je te rappelle dans trois ou quatre jours.

Il a raccroché.

Léna tient l'écouteur contre son oreille. Elle pleure. Mais qu'est-ce qu'elle a à pleurer comme ça ? Il a dit : « Oui, oui, je t'embrasse. »

Il l'a dit.



Trois ou quatre jours, cela fait soixante-douze heures. Une éternité. Léna regarde sans arrêt la pendule, fait des calculs, huit heures en France, je retranche six heures, il est deux heures du matin. Je ne peux tout de même pas l'appeler à cette heure. Je ne dois pas appeler. J'ai promis que je n'appellerais pas. Je l'étouffe. Je l'asphyxie. Entendre sa voix. Rien que le son de sa voix. Elle compose le numéro. Ses doigts tremblent. Elle demande d'une voix à peine perceptible le numéro de la chambre de Georges. La sonnerie est longue. Il décroche.

- C'est encore toi ? Je dors. Salut.

Pourquoi l'ai-je appelé ? Quelle sotte, ma mère avait raison. Je l'agace. Je suis une emmerdeuse. J'ai le don d'agacer tout le monde.

Il lui arrive de n'avoir personne au bout du fil. C'est encore pire que d'entendre Georges marmonner. Le silence est empli d'images. Elle les repousse de toutes ses forces, se fait violence. Rien n'y fait. Un raz-de-marée dévaste son paysage intérieur. Son cœur s'emballe.

L'a-t-il réellement jamais regardée ? Que sait-il d'elle ? De son enfance ? Tout devait être rond, chaud et tranquille. Rien n'a été rond, chaud et tranquille. Pourquoi est-elle aussi dépendante



de son amour ? De quoi a-t-elle peur ? De ne plus être aimée ou le contraire ?

Elle s'enténébre. Des images vacillent et défilent, saccadées comme dans les films muets. Il a rencontré quelqu'un. Une femme belle et agréable. Une femme brillante et énergique. Une femme à qui il murmure des mots délicieux. Cela veut dire quoi des mots délicieux ? Guimauve, sirop d'érable poisseux. Mon amour et tutti quanti. Ils se regardent. Ils se touchent. Les yeux de Georges sont emplis de désir. Depuis combien de temps ne l'a-t-il pas regardée ainsi ? Léna ne lit plus rien dans les yeux de Georges. Invisible.

Depuis combien de temps l'a-t-il touchée ? Depuis combien de temps ses mains l'ont-elles caressée ? Ses seins ? Ses yeux ? Sa nuque ? Ses reins ? L'intérieur de ses cuisses ? Sentir ses lèvres sur sa bouche, dans le creux de ses coudes, sur la blessure de son sexe. Elle n'ose lui demander. Elle n'ose le toucher. Peur de son refus. La peur est devenue, semble-t-il, une seconde nature.

Elle a envie de mourir. Cela lui ferait quelque chose.

Peut-être pas.



S'accrocher à des riens qui donnent la sensation d'exister. Léna attend d'être aimée et acceptée sans conditions dans sa vulnérabilité et ses erreurs mêmes. Quel chemin doit-elle emprunter pour se réconcilier avec elle-même ?

Elle ne sait pas comment c'est arrivé. Le désamour. Le non-désir d'elle. Elle avec son mal dans son ventre. Son mal du manque de lui. De son plaisir à lui. De son plaisir à elle.

Faire comme si le désir n'existait pas. N'existait plus. Simplement le rêver. Rêver de mots insensés murmurés au creux du cou, au bord des tempes douces.

Les mots incroyablement ont changé.

À qui la faute ?

Il dit que c'est elle. Elle dit que c'est lui.

Parfois, ils se regardent. Ils sont effarés. Ils ne se reconnaissent plus.

Croire que tout est encore possible.
Recommencer.



Léna est dans un ailleurs stupéfié. Un ailleurs dont elle ne peut s'enfuir. Une grande pièce sans fenêtre la sépare du monde extérieur. Pour tout horizon, quatre murs blancs et lisses. Aucune aspérité à laquelle se raccrocher. Aucune brisure de ciel, aucun souffle ni soupir.

Le silence, rien que le silence.

Elle souhaite se lover dans un cocon vide de rêves. Vide de souvenirs.

Ne pas quitter le sommeil.

Rester au fond de son lit. Au fond du puits.

Ne plus bouger. Ne plus sentir l'étau sur sa poitrine. Calmer la douleur tapie et lui tordre le cou. Elle est sans visage mais elle la reconnaît. La gorgone s'est installée. Elle a pris ses aises et l'accompagne tout au long des jours.

Même ses nuits sont habitées. Elle se réveille brusquement. Le corps en sueur. Elle suffoque. Son cœur s'emballa dans une tarentelle



effrénée. À grandes goulées, elle aspire l'air. Ses bras chassent des silhouettes indécises. Elle va mourir. Elle veut crier. Aucun son ne sort de sa bouche. Immobile dans le noir, elle entend le temps couler. Goutte à goutte dans une fracassante absence, dans un turbulent silence.

Les yeux démesurément ouverts s'habituent petit à petit à l'obscurité. Les ombres sont les mêmes que celles de l'enfance. Mais elle n'est plus une enfant. Elle n'entend plus le chuchotement des chaussons sur les tomettes cirées. Personne ne glisse contre elle pour murmurer : « Ce n'est rien, ce n'est rien. C'est fini. Je suis là. Je suis là. Elles sont parties. Parties. Elles ne reviendront plus. »

Elles étaient revenues. Il fallait vivre avec.



Léna se cache pour avaler les petites morts. Elle est devenue très douée. Elle planque les verres sous l'évier, dans un placard. Parfois, elle les oublie. Elle les retrouve le lendemain. Rouge de honte, elle en jette le contenu. Elle jure qu'elle ne recommencera plus. Elle recommence. Elle s'enferme dans le piège tendu.

Au début, elle n'y a pas pris garde, l'alcool faisait seulement briller ses yeux, déliait sa langue. Pendant les soirées tout le monde buvait. Une sorte de rituel. La soirée avait été réussie, « un tel en tenait une bonne, ce qu'il était drôle ». Elle, l'alcool ne la rend pas drôle du tout.

On commence à chuchoter. La bouffissure du visage la trahit. Le fond de teint ne cache plus rien. Elle boit en fin de journée. Rien qu'un verre. Juré, pas un de plus. La première gorgée est écœurante. Au bout de la cinquième, Léna n'a même plus conscience de la quantité ingurgitée. Les premiers verres apportent la torpeur et l'engourdissement



recherchés. Une anesthésie des sens et de l'esprit. Puis l'angoisse vient. Puis, la colère. Tu cries.

Les mots se bringuebalent à tort et à travers. Tu injuries et humilies. S'il y a un public c'est encore mieux. Georges se tait. Il encaisse les coups. Ce n'est pas Léna. La colère et la violence te défigurent. Bouche tordue, yeux rouges et révulsés. Tu es laide.

- Georges, je te hais, je vous hais. Je vous hais tous.

- Tais-toi Léna. Tais-toi !

Léna continue ses vociférations. Tout y passe, son mal de vivre, son enfance, sa jalousie, le désamour. Le puits est sans fond. Encore un verre. Le fiel coule à gros bouillons, il déborde, submerge, anéantit.

Qu'ont-ils à la regarder ainsi ? Des chacals, des vautours. Elle voudrait fuir. Elle se cogne contre un meuble, fait tomber une lampe. Georges n'en finit pas de la regarder. Simon, sa fierté, son amour, n'en finit pas de la voir. Il hurle.

« Maman, Maman, arrête ! Je te déteste. Maman, pourquoi t'es comme ça ? »

Elle calcine et réduit en cendres.



Elle voudrait être morte. Les morts sont aimés. Ils ne boivent pas du vin rouge ou du whisky en cachette. Ils n'ont plus de défauts. Ils se parent de toutes les qualités.

Elle se demande même si elle ne souhaite pas être malade. Pour retenir Georges. Pour l'obliger à l'aimer.

Non, c'est lui qui doit être malade. Pas une maladie grave, une ou deux fractures qui l'immobiliseraient. Un accident de ski par exemple : il serait dans un fauteuil roulant, une jambe et le bras gauche cassés. Pas le bras gauche, il est droitier. Le bras droit cassé, c'est mieux. Ainsi, elle le fera manger. Quand elle approchera la fourchette de sa bouche, leurs yeux seront à quelques millimètres. Elle essuiera très doucement ses lèvres. Après le repas, elle s'assiéra à côté de lui et lira à haute voix. Elle lira tout ce qu'il préfère, les biographies des



compositeurs et des livres d'histoire. De temps en temps, elle se hasardera dans la poésie, pas trop pour ne pas le fatiguer. Ensemble, ils commenteront les nouvelles du jour. Le soir, ils iront écouter des conférences ou iront au théâtre. Le dimanche, ils se promèneront dans les forêts. Leurs yeux contempleront la cime des arbres. Ils parleront à l'infini de Simon. Ils se retrouveront. Tous les trois. Tous les trois embarqués dans l'au-delà de l'apparence. Tous les trois, derrière les fresques de l'univers invisible.

Si Georges était malade, il serait reconnaissant. Léna est parfaite, elle est aux petits soins, dirait-il. Discrète mais efficace.

Tes mains dans les siennes. Il ne bouge pas. Vous restez ainsi les mains enlacées à écouter du Mozart. Ou alors, cela ne se passera pas du tout de cette manière, il te dira qu'il n'en peut plus de te voir, de te sentir près de lui. Il hurlera qu'il est prisonnier d'une sorcière. Alors, vous crierez tous les deux. Vous direz des mots qui tuent, des mots irrémédiables. Ils dégoulineront puis vous lapideront.

Les mots n'ont l'air de rien. Ils ne font pas d'ecchymoses discernables. Impossible d'aller voir le psychiatre, le commissaire pour répéter



les petites phrases obscènes et assassines. Pas de traces visibles. Ils caillaient mais les bleus à l'âme n'intéressent personne. Une batte de base-ball ferait plus d'effet.

Tu ne dois pas, te répètes-tu, le retenir prisonnier. C'est une très mauvaise idée. Une idée de femme perverse. Georges a raison, tu ne sais pas aimer. Succube, tu te repais de tes victimes.

Léna secoue la tête. Elle doit faire ce qu'elle a décidé. Cela fait des semaines qu'elle y songe. Elle ne va pas reculer. Pas cette fois-ci. Elle n'a rien à regretter. Elle abandonnera tout ; les livres, les gravures anciennes, la toile de Turner, les instruments de musique. Vingt-cinq années de souvenirs, vingt-cinq années de vie commune. Terminé. Pas de quoi pleurer. Il appellera, peut-être, tous les jours. Peut-être pour lui dire de revenir. Peut-être pas. Peut-être est-ce lui qui partira. Revenir ? Pourquoi faire ? L'un et l'autre vivent un enfer. Pas un jour sans qu'elle ne le suspecte des pires vilenies, des pires trahisons. Il ne la supporte plus. Il ne supporte plus rien d'elle. Il n'a plus confiance en elle. Elle n'a plus confiance en lui, encore moins en elle-même. Coupable, voilà ce qu'elle est.



Léna fait sa valise. Une valise coloriée de tous les pays dans lesquels elle a accompagné Georges. Suède, Danemark, Allemagne, Italie, Argentine, Mexique... Où ira-t-elle ? Chez sa mère ? Qu'irait-elle faire chez sa mère ? Elle ne lui ouvrira pas sa porte, encore moins ses bras.

« Tu n'es vraiment bonne à rien, ma pauvre petite. Tu n'as jamais réussi quoi que ce soit. Tu ne penses qu'à toi. Mais qu'est-ce que tu veux à la fin ? Ton mari est célèbre, tu as de l'argent. Georges te donne tout ce dont tu as besoin. Qu'est-ce que tu as à l'enquiquiner de la sorte ? Tu es un poids pour tout le monde. Tu as toujours été un boulet. Tu devrais être contente. Georges n'a pas fait le difficile. Je ne sais pas comment il peut te supporter. Tu n'as rien à faire chez moi. Assume-toi. Décide-toi à te comporter en adulte. Sois responsable. Occupe-toi de Simon, de Georges. Arrête de te regarder le nombril, arrête de manipuler le monde. Arrête de nous emmerder ! »

Léna n'a nulle part où aller. Elle se verse un verre de vin. Un de plus. Les yeux fermés, elle avale la mort en marche.

Partir ? Une idée folle. Mais si, elle doit s'en aller. Elle a tout raté. Elle a tout saccagé. Tout est de sa faute.



Elle ira à la gare, prendra le premier train. Georges ne peut pas ne pas s'inquiéter, même s'il dit qu'il ne l'aime plus. Il ne peut effacer d'un coup de gomme toutes ces années. Peut-être imaginera-t-il le pire. Pendant quelques heures, il ne pensera qu'à elle. Peut-être. Il ne préviendra pas tout de suite Simon. D'ailleurs, il ne faut pas qu'elle le fasse. Il est en pleine période d'examens, il ne faut pas le perturber. Un enfant est sacré. Les journaux, les livres de psychologie, les études en tous genres expliquent cela très bien. Les enfants sont des rois. Des personnes à part entière. Les parents doivent être à leur écoute, être à l'affût de leur moindre désir. Les entendre et oublier un « moi » omniprésent. Oublier ce moi égotiste qui annihile la pensée d'autrui.

Elle est gentille, très gentille. Georges répète qu'elle est méchante, cinglée. Il ne comprend rien à rien. Elle adore son fils et est d'ailleurs trop possessive. Cela amuse Georges. Il lui a laissé le soin de son éducation. Rien à dire de ce côté-là. De l'autre côté, il y a quelque chose à dire ? Plus mère qu'épouse. Plus épouse qu'amante. Pas étonnant qu'il aille voir ailleurs. L'enfant, elle n'a que ce mot-là à la bouche. Lui seul compte, lui seul existe. Il est parfait.



Une merveille de beauté et d'intelligence. Elle raconte en rougissant qu'elle aurait aimé l'enfermer dans une bulle. Elle ose dire cela. Une bulle avec Georges et Simon enfermés à l'intérieur. Une bulle immobile au-dessus des nues. Vaste programme. Elle soufflerait doucement dessus pour qu'elle vole, légère et irisée. Rien ne viendrait l'abîmer.

Léna sanglote.

Elle a tout détruit. Son amour, son enfant, sa carrière. Qu'a-t-elle fait de son premier prix de Conservatoire ? Des cours à des marmots qui se moquent de la musique comme d'une guigne.

« Attention le poignet. Plus de souplesse. As-tu travaillé ? Tu joues du Mozart, pas une marche militaire. La justesse, la justesse. »

Elle ne fait pratiquement plus de musique. Elle n'a jamais été douée. Elle donnait le change dans les soirées entre amis... Tu parles, c'était uniquement de la poudre aux yeux. Rien de plus. Georges, lui, est un authentique musicien. Des foules se déplacent pour l'entendre. Les élèves se battent pour suivre ses cours. Il a même écrit une méthode qui fait autorité... Léna ? Une bonne violoniste, sans plus.

Aujourd'hui, aucun appel de Simon. Peut-être que lui aussi ne l'aime plus. C'est de sa



faute. Il est « sa » chose. Elle l'a désiré pour plaire à Georges, pour être aimée de lui. Qu'est-ce qu'elle raconte ? Elle dit n'importe quoi. Ce fut une telle félicité de l'attendre. Georges était si tendre, si prévenant. Elle se sentait invulnérable. Comme elle avait ri quand elle avait su qu'elle attendait ce petit ! Les ombres de l'enfance n'avaient qu'à bien se tenir, Léna avait droit au bonheur. Elle ne reproduirait rien des brisures du passé. Prendre Simon contre soi et le bercer des heures. Sentir le creux de sa nuque. Retrouver son abandon, son absolu et confiant amour. Il n'a plus besoin d'elle. Plus personne n'a besoin d'elle.

Tout se bouscule dans sa tête. Elle mélange tout. Les lieux, les événements, les dates. Une bouillie écœurante.

Elle avait tout pour être heureuse, patatras ! Elle dégrade et souille tout ce qu'elle touche. Difficile d'aimer quelqu'un d'aussi pitoyable. Le sentiment qu'éprouve Georges s'est réduit, selon elle, à peu de choses : quelques mots par-ci par-là pour qu'elle ne se sente pas tout à fait invisible. Même ses insultes lui donnent le sentiment d'exister encore. Il est parti, il ne veut plus vivre avec elle. Elle l'a déçu. Plus d'admiration, plus d'inattendu. Il lit en



elle comme dans un livre ouvert. Avant, elle l'étonnait, aujourd'hui, elle l'exaspère, il la hait. Il hait ce qu'elle est devenue. Dans ses yeux, dans ses gestes, dans ses mots elle ne lit plus qu'un seul sentiment : le mépris.

Descendre dans la première ville venue. S'allonger sur un banc et dormir.



Elle avait douze ou treize ans, elle ne sait plus. Elle avait écrit une rédaction, une composition française, comme on disait. Un devoir qui lui avait valu une bonne note et une caresse sur les cheveux. Léna était fière, sa mère serait contente.

L'enfant plia sa copie et la rangea dans son cartable.

Zéro en maths. Un petit rond vide et rouge. Le cœur de l'enfant battait très fort, ses yeux brûlaient. Il avait le vertige.

« Monsieur Durand veut acheter un pré pour l'élevage, un second pour la culture. Calculez l'aire des rectangles hachurés. »

Zéro en maths.

Les champs, en vrai, sont-ils hachurés ? L'enfant imagina une prairie verte. L'herbe sent très bon. Il n'a pas besoin de connaître



le périmètre, la longueur et tout le reste. Il lui suffit de s'allonger et de laisser les brins d'herbe lui chatouiller les narines. Les nuages cajolent le ciel et l'herbe perlée de rosée. La brume inonde le pré. Il devient étang. Il devient mirage. Le périmètre ?

Zéro. Voilà où mènent les divagations buissonnières. Ce soir, à la maison, l'enfant aura droit à la sérénade habituelle. Ses parents ne lui demanderont pas s'il a été heureux, si les choses apprises l'ont passionné.

« Est-ce que cela a marché ? T'as eu combien ? »

Tu vaux combien ? Je ne suis pas une marchandise pensa l'enfant. Mes parents eux aussi me donnent zéro. À les entendre, ils ont été des élèves modèles, ils ont frisé le prix Nobel. « Moi à ton âge... » C'est parti pour une description absolument sans faille de leur enfance studieuse.

Moi à mon âge, j'ai envie de me balader, de rire avec mes copains. J'ai envie de lire des histoires qui m'emmènent en Égypte ancienne et en Amazonie. J'ai envie d'inventer des personnages fabuleux. Des hommes et des femmes avec de grandes ailes pour voler aussi haut que les oiseaux. Les grandes personnes disent que j'ai



trop d'imagination et que je dois rester dans les limites du vraisemblable. Le « pour de vrai » m'ennuie et me retient prisonnier. J'aime ce qui est sans limites. J'aime l'infini. Je n'aime pas les grandes personnes. Je ne serai jamais une grande personne. Elles veulent tout connaître du périmètre des choses. Je m'en moque du périmètre des choses. Je m'en moque. Je suis dans la lune. Je ne connais pas son périmètre. À vrai dire, j'aimerais bien y aller sur la lune ou sur la mer. J'aimerais m'en aller dans un endroit secret. Quelque part où personne ne m'empêcherait de rêver. D'après mon père, les rêves sont bons pour les ratés. « Tu crois que j'ai le temps de rêver ? Aujourd'hui, mon petit, il faut avoir de l'ambition. » Je suis assez d'accord avec lui. Quand je vois des canards sauvages, je suis empli d'ambition. Je voudrais les rejoindre, je voudrais battre des ailes et voler au-dessus des nuages.

L'enfant était sorti de l'école avec son zéro rouge. La maîtresse avait dit « ton zéro ressemble à l'infini ». Qu'est-ce qu'elle en sait, la maîtresse de l'infini ? Qu'est-ce que les grandes personnes peuvent raconter comme âneries ! Un zéro, cela ne ressemble à rien. Au mieux à un lac prisonnier. Au pire à un rond qui n'en



finit pas de tourner sur lui-même. Zéro, un rond qui n'en finit pas de finir, un rond qui n'en finit pas de tourner.

L'enfant rêve.

Je tourne, je tourne. J'aime les lignes droites. Celles qui n'en finissent pas. Celles dont on ne voit pas la fin. Y a quoi là-bas ? Ben, je ne sais pas. C'est ça qu'est merveilleux. Je sais pas. Un rond, on sait toujours. On revient, on n'en finit pas de revenir. C'est pas pour rien que les grandes personnes disent d'un ton sans réplique : « Celui-là, il n'ira pas loin, il tourne en rond. » Moi, je veux aller tout droit, même si des fois je tourne à gauche ou à droite. Sûr que je ne veux pas tourner sur moi-même. Zéro sur ma copie.

Une fois de plus, ses parents seront déçus. Peut-être seront-ils fatigués de leur journée et ne crieront pas ? Ils hausseront les épaules et se regarderont exténués. « Mais que va-t-on faire de lui ? »

L'enfant longea la Seine.

Il marchait lentement. En hiver, la nuit tombe vite. Où la Seine prend-elle sa source ? Il ne s'en souvient pas. Il préfère penser qu'elle vient de nulle part. Elle existe sans d'autre raison que de couler. Pour notre bonheur, elle cueille les étoiles. Ce soir-là, elle était en grande



conversation avec la lune. « L'enfant regarda la lune et son reflet dans l'eau. Il eut la sensation fulgurante que tous les secrets du monde étaient dans ce disque d'or liquide. L'enfant se pencha.

Il tomba presque sans bruit.

Sous le reflet de la lune dorée, on vit des petits ronds. Comme des zéros dans l'eau. »

Violette avait lu le devoir les lèvres pincées. Elle tournait brutalement les pages. La colère montait. Elle avait déchiré la copie et l'avait jetée au feu.

Elle avait hurlé : « Tu es complètement folle. Folle à lier. Folle, ma pauvre chérie. »

Elle a raison, je suis folle. Je suis née folle, je vais mourir folle. L'enfant de cette histoire avait eu, penses-tu, ce courage : s'en aller.

Aujourd'hui, Léna n'écrit plus, n'ouvre plus les livres. Tous les arcanes, lui semble-t-il, sont déflorés. C'est tout juste si elle se souvient de ses anciennes lectures. « Vous avez une sacrée bibliothèque ! » Il y a encore quelque temps, c'était sa fierté. Une vraie bibliothèque où les reliés cuir côtoyaient allègrement les Poches écornés, où l'on passait de A à Z par



des chemins détournés. Les livres ne sont plus ses compagnons de route. Ils sont devenus poussiéreux et misérables. Sa bibliothèque est devenue un vrai cimetière. Un autodafé sans flamme. Une mort par abandon. Comme le reste.



Tout abandonner ? Se jeter dans le fleuve ? Des ronds dans l'eau. Pas ce courage.

Elle s'allonge sur le lit. Ses yeux sont grand ouverts. Petit à petit, la nuit tombe.

Georges de l'autre côté de l'océan se lève. Dans une heure, il sera dans la salle de concert. Trois ou quatre heures de répétition. Ce soir, un public nombreux viendra l'applaudir. Après, il sera invité à dîner. Peut-être posera-t-il sa main sur une main fine et élégante, ou potelée à souhait. Son cœur aura des frémissements de jeune homme. Léna chavire. Elle entend Georges.

Elle l'entend.

« Léna, ne m'en veux pas. C'est de ta faute. Je ne voulais pas. C'est comme ça. J'ai droit au bonheur. Tu comprends, Léna ? Le bonheur.



Tu ne manqueras de rien. Ne pleure pas, Léna. Ne rends pas les choses plus difficiles. Mais oui, je t'ai aimée. J'ai tout supporté de toi. Tes crises infernales, l'alcool. Je ne peux plus. N'abîme pas nos souvenirs. C'est la vie, Léna. La vraie vie. Nous ne pouvons pas continuer comme ça. C'est infernal. Mais non, Simon ne sera pas traumatisé. Tu l'as bien abîmé, tu m'as bien abîmé. Tous les deux saccagés. Mais oui, tu es responsable. »

« Comment est-elle ? Qu'a-t-elle de plus que moi ? »

« Tu vois, tu ne penses qu'à toi. Tu dis m'aimer ! Tu es menteuse. Tu t'es servie de Simon. Il a été ton rempart, ton bouclier. Tu l'as mis en première ligne pour te protéger. Sans arrêt tu as exercé un chantage affectif. Lui et moi. Moi et lui. C'est dégueulasse. Tu es une dégueulasse. Tout ça c'est fini. Tu t'es fichue toute seule dans le puits. Restes-y. Elle ? Le contraire de toi. Gaie, indépendante. Intelligente. Pas très belle mais pure et droite. Elle aime les autres sans calcul. Le contraire de toi. Elle croque la vie. Elle aime. Elle m'aime. Je suis amoureux. Arrête de pleurer. Avec elle tout est neuf. Je change de vie. Avec toi tout est vieux. Tout est affreusement probable. Tu n'as jamais été une



bonne violoniste. Tu n'as d'ailleurs jamais été bonne à grand-chose. Tu ne penses qu'à toi. Ton nombril n'est pas le centre du monde. Oui, je te laisserai de l'argent. Argent que tu n'as pas été fichue de gagner. Arrête de chialer. Je ne suis bien que lorsque je suis en tournée. Loin de toi. Arrête de m'appeler en pleine nuit. Tu es timbrée, insupportable. Tu vas me faire crever. Un boulet, une emmerdeuse, une moche, une méchante, une menteuse. Je me barre. Ne pleure pas, Léna, c'est insupportable. Tu as triché, tu as perdu. Arrête de pleurer, tes pleurs ont réellement le don de m'énerver. Malade ? Mais non de la comédie, de la manipulation comme toujours. Tes larmes ne me touchent plus. Elles me donnent envie de vomir. Même tes larmes sont fausses. Va te soûler. Tu ne sais faire que cela. Tu me dégoûtes. Tout est faux en toi. J'ai droit au bonheur, Léna. » Droit au bonheur.

Léna crie. Elle n'en finit pas de crier.

« Qu'est-ce qui m'arrive ? Au secours ! Venez à mon aide, je vous en supplie ! Je vais être parfaite. C'est promis. Je ne boirai plus les poisons. Je le jure. Croyez-moi ! Vous ne pouvez plus me croire, j'ai juré tant de fois. Je ne ferai plus de reproches, je ne poserai plus aucune question. Je serai optimiste. La vie est



fantastiquement belle. Simon va bien, il réalise ses rêves. Georges va enregistrer un nouveau disque. »

Tout va bien.



Tout va bien.

Sur un guéridon, Georges sourit aux côtés de plusieurs présidents. Le monde se tape sur la gueule mais leur duplex est très joliment décoré. De quoi se plaint-elle ?

Leur amour et leurs sens se sont émoussés, pas de quoi en faire un drame. La vie n'est pas faite d'amour et d'eau fraîche. Elle est grotesque avec ses yeux bouffis et son mal de vivre. Qu'a-t-elle fait aujourd'hui ? Pas grand-chose, comme d'habitude. Elle a oublié d'aller au Conservatoire : trois heures de cours en moins. Demain, elle filera chez le médecin. Elle inventera une migraine. Elle a souvent la migraine ces temps-ci. Elle va finir par se faire virer de son boulot. Ce serait le bouquet. Elle mérite d'être renvoyée, elle n'est pas un bon professeur. Elle est la reine de l'incompétence. Georges ne fait plus appel à elle pendant les



répétitions. Il ne supporte plus ses remarques. De quoi se mêle-t-elle ? Ce n'est pas en torchant Simon qu'elle a progressé. Addiction affective. Elle est nulle. Chacun sa place. Elle n'ose plus le conseiller.

« Cela fait vingt ans que tu ne fais plus de concerts, tu es dépassée, tu n'y connais plus rien. »

Georges a raison. Elle n'est plus dans la vraie vie. Qu'a-t-elle fait pendant plus de vingt ans ? Elle a écouté, regardé Simon grandir. Elle a bercé, chouchouté et consolé. Elle s'est levée dix fois par nuit. Elle a accompagné au jardin public, attendu pendant des heures devant les manèges, emmené à l'école, aidé à faire les devoirs, assisté aux conseils de classe, aux fêtes de fin d'année, aux auditions de musique, de théâtre. Elle a préparé des goûters d'anniversaire pour une dizaine de bambins criards, a couru les musées, les guignols. Elle a chaviré d'angoisse pour un oui pour un non. Elle a écouté les premiers chagrins, atténué les doutes et inquiétudes. Émue du premier sourire, des premiers pas, des premiers mots. Elle a attendu sous la pluie, en pleine nuit pour aller le chercher à la fin d'une sortie entre amis.



Elle a suivi Georges, préparé les concerts, pris des contacts avec la presse, écouté ses angoisses, gommé tout ce qui pouvait entraver sa carrière. Pas de vagues, pas de bruit. Il devait « réussir ». Elle n'a pas à se glorifier. Des milliers de femmes ont fait la même chose. Elles ont réussi à assumer trois vies en même temps. Vie de mère, vie de femme, vie professionnelle. En fait, elle n'a rien fait. Rien fait du tout.

Plus personne ne l'écoute. Même Georges ne l'entend plus. Ne peut ou ne veut plus l'entendre. Elle n'ose lui dire qu'elle n'aime pas sa nouvelle façon d'interpréter Bach. L'émotion, pense-t-elle, n'est pas dans ses contorsions, dans sa tête en arrière et dans ses yeux fermés. La virtuosité ne fait pas tout. Georges est devenu un technicien hors pair, une machine à concerts. Travailleur infatigable, qu'a-t-il fait de son âme ? Son toucher est devenu glacé. La grâce de l'interprète n'est-elle pas de transfigurer la musique ? Elle doit devenir vivante, donc changeante, vulnérable avec des souvenirs, des joies et des douleurs. Elle évoque des images. Georges joue des pages délavées. Les couleurs ont disparu. Elles forment un lavis pastel et sans nuances. Mais pour qui se prend-elle pour porter un jugement pareil ? Sait-elle ce que c'est



de jouer devant un public à l'affût de la moindre défaillance ? Il a raison, elle ferait mieux de se taire.

Quand il reviendra, s'il revient, elle ne dira rien. Elle ne lui posera aucune question, ne fera aucune remarque désobligeante. Elle n'aura pas peur. Elle sera lisse et tendre. Il ne pourra rien lui reprocher. Tout redeviendra comme avant. Ce sera comme une nouvelle lune de miel. Elle s'allongera près de lui. Elle ne lui demandera pas de la prendre dans ses bras. Elle se fera toute petite. Il s'étendra près d'elle. Subrepticement, elle s'approchera de lui. Elle écoutera son souffle. Elle ne bougera pas. Elle feindra de dormir et rêvera sans une larme des jours passés. Elle murmurerà un je t'aime perdu.

« Aimez-vous les arbres ? » La question n'est plus à l'ordre du jour ? On ne peut pas forcer quelqu'un à vous aimer.



Elle entend son pas sur le gravier. Elle reconnaîtrait le bruit entre mille. Elle retient sa respiration. Il appuie d'un coup sec sur la poignée. Il allume le vestibule. Il est là.

Une autre attente commence. Ses yeux sur elle. Avant son arrivée, elle s'est recoiffée, a mis un peu de fard sur ses paupières, du blush sur ses pommettes. « Je ne suis pas si mal ». Elle réprime un sanglot. Il ne faut pas qu'elle pleure. Ses pleurs le harcèlent. Elle tente d'accrocher un sourire sur son visage maquillé avec soin. Pas facile d'avoir l'air gai. Il dit qu'il ne supporte plus ses yeux de poisson mort. Il ne supporte plus rien d'elle. Dans ses mots, il y a toujours un trop ou un pas assez.

Elle a mis le couvert dans le petit salon boisé. Il aime bien cette pièce. Il y a des fleurs sur la table. Le service Tiffany et des verres à pied. Elle a passé sa journée à faire la cuisine.



Des feuilletés au saumon, du rôti de veau farci aux avocats, des oranges meringuées. Tout ce qu'il préfère. Elle boit un whisky. Elle le boit vite. Sans plaisir. Rien qu'un seul. Une larme. Un deuxième pour oublier le premier. La tête tourne un peu.

Tu as encore bu ? Non, non, rien du tout. Le verre est plein sur l'évier, éructe-t-il.

Ses yeux sont brouillés d'alcool. Elle répète d'une voix bégayante : « Non, je n'ai rien bu. Et puis, qu'est-ce que cela peut te faire ? Tu te fous de moi. Sans arrêt tu me dis « qu'est-ce que cela peut te foutre ? » Je ne suis rien. Tu le répètes sans arrêt, n'est-ce pas, que je ne suis rien. Elle hoquette. Tu ne m'aimes plus. Tu n'as que ces mots à la bouche. Frappe-moi, tu en as envie. T'aimes bien m'humilier, n'est-ce pas, Monsieur le violoncelliste ? Tu n'es qu'un pauvre minable prétentieux. »

« Tu t'es regardée ? Tu fais quoi de ta vie ? Madame est trop sensible. Madame a un passé dont elle ne se remet pas. Tu es une menteuse, tu es manipulatrice et perverse. Toujours les mêmes litanies. Tu es destructrice. Tu ne m'aimes pas, tu me prends pour un tiroir-caisse et un crétin ? Tu me dégoûtes. Tu peux le garder ton dîner à la con. Ce que je fais de ma vie,



cela ne te regarde pas. Je vais ailleurs. Tu es une nulle, une pauvre nulle, une pétasse. »

Boomerang des insultes. Un point partout.

Georges est effrayé. Comme elle a changé ! Il ne la reconnaît plus. Elle si douce, si docile... si soumise.

Elle n'en finit pas de se plaindre. Elle geint à longueur de journée. Dolente, une vraie larve. Les limaces sont répugnantes. Que fait-il avec un pareil mollusque ? Quand il rentre chez lui, il appréhende l'état dans lequel il va la trouver. Sera-t-elle déjà couchée ou en larmes dans un fauteuil ? Ou en train de caver l'alcool ingurgité ? Elle attend l'amour. Elle n'a que ce mot-là à la bouche : « Tu m'aimes ? ». Il a peur de cette femme à bout de souffle. Il ne la supporte plus, l'idée même de la toucher le répugne. Oui, il a une aventure, avec l'autre femme, il se sent « normal ». Il reprend confiance. Il va divorcer. Une bonne fois pour toutes. Il n'en peut plus.

Après ses crises, Léna est une sorte de poupée de chiffon aux yeux vides. Il fuit mais lors de ses lointains concerts, il pense à elle. Dans tout ce gâchis, il rêve de Léna intacte. Curieuse, gourmande de la vie des choses. Il avait été ému



aux larmes quand il l'avait entendue interpréter pour le concours de fin d'année l'adagio du Trio de Schubert. Elle portait une robe rouge confectionnée par sa mère. Ses longs cheveux blonds étaient sagement tirés en arrière. Sa peau était claire, presque translucide. « Elle ira loin cette petite. »

Il s'en veut, il n'a pas vu le désastre arriver. Il n'a pas entendu sa détresse. Il n'a pas entendu les vieilles déchirures. Il n'a pas entendu son désarroi quand Simon est parti de la maison. Il avait, alors, suggéré qu'elle réintègre l'orchestre, elle avait refusé arguant qu'elle était hors circuit depuis trop longtemps. Il n'avait pas insisté. Il n'avait pas compris qu'elle avait peur du monde du dehors.

Quant à Simon, elle ne peut rester plus d'une semaine sans le voir. Elle se réveille en pleine nuit. Georges la retrouve assise dans le noir en train de sangloter. Un malheur est arrivé. Elle attend un coup de fil d'un commissariat ou d'un hôpital. Elle vit dans un drame perpétuel. Quand tout va bien, elle trouve quelque chose pour que tout aille mal. On dirait qu'elle est en quête de souffrance. Elle est éreintante. Que devient-il dans toute cette histoire ? Simon né, elle ne s'est plus préoccupée de lui. Elle dit l'aimer, elle



aime le géniteur. Il n'est tout de même pas une machine. Elle ne l'attire plus, difficile de désirer une pocharde nombriliste hystérique. À quoi lui sert-il de courir le monde ? De se crever le derrière ? Il est un dindon. On se fiche comme du quart de sa fatigue, de ses angoisses. Il n'y en a que pour elle.

Il s'en va.





Il est parti. Le dîner est froid. Le verre de whisky déborde. Les larmes aussi.

Elle compose trois ou quatre numéros de téléphone. Léna a encore bu. Qu'est-ce qu'on peut faire ? C'est moche de se haïr à ce point-là. Les copines écoutent d'une oreille distraite les borborygmes. Elle va finir par en crever.

Dans ce qui lui reste de lucidité, elle sait ce que l'on dit d'elle : une geignarde et nombriliste.

« Je plains Georges. Imagines-tu te traîner un tel boulet ? On ne les voit plus ensemble. Ils n'ont plus rien à faire ensemble. Désirer un sac à vin, c'est difficile. Je me demande pourquoi il reste tout de même avec elle. Elle avait tout pour elle. Pas moche, pas mal foutue, une bonne place dans l'orchestre. Elle était drôle, pétillante, cultivée. Simon ne vient quasiment plus. De voir sa mère se démolir comme ça n'est pas une sinécure. »



Elle est grise. Terne d'effroi.

La blancheur de la chambre l'étreint.

Elle reste là, blanche de toute nuit. Les ombres s'avancent, l'enlacent dans un entre-deux sépia. Couleur improbable, elle s'étend dans un ciel crépuscule, elle se déploie sur son âme, sur ses paupières closes. Closes de toute lumière.

Petit à petit, la torpeur de son corps démesurément immobile.

Corps glacé des névés. Très loin.

Là-haut. Montent, montent du silence les voix oubliées.

Montent, montent de l'obscurité muette les présences argiles. Elles tournoient et se figent. Masques de pierre. Vertige obscur.

Léna ne cesse de glisser dans un glaciis suffoqué.



Les mots de la vieille concierge résonnent. Ils lamentent. Encore et encore.

« Faut bien que vous compreniez, ma petite demoiselle, c'était pas drôle tous les jours. Mais moins on en faisait, mieux on se portait. Y avait moyen de s'arranger. Les parigots ont toujours été débrouillards. Pas vrai ? Parole, j'ai jamais été collabo. Quand tout ça a été fini, j'ai aidé. Oui, mademoiselle, j'ai aidé, j'ai prêté mes ciseaux et ma tondeuse. Je suis allée avec mes gamins rue des Écouffes. J'peux vous dire qu'elles faisaient moins leurs fières les jolies demoiselles. Pendant qu'on se serrait la ceinture, pendant qu'on se peignait les jambes avec du thé, elles mangeaient des faisans farcis, du jambon en croûte, du gigot d'agneau, des andouillettes, du boudin truffé, des pommes au caramel... Elles buvaient du champagne et des vins fins, du vrai café et



pas de l'ersatz dégueulasse, elles se gavaient de pralines et de chocolat. Elles portaient des bas de soie et des chaussures en cuir. Remarquez, personne a jamais vu que mes bas étaient faux, je dessinais même la couture. Impeccable, mieux qu'une vraie. Le thé a un avantage, il file pas. Faut bien rire un peu, n'est-ce pas ? Les demoiselles, elles étaient moins fières avec leur boule à zéro. On aurait dit... »

Marguerite est toute rouge.

« On aurait dit quoi, madame Pitois ? »

« Des, des, je ne sais pas moi, des moins que rien, des pas humaines. Des guenons. Voilà à quoi elles ressemblaient les collabos : des guenons. On avait pas grand-chose nous autres. Elles, elles avaient la belle vie. Cachemire et mots doux. Fallait les voir se balader aux bras des Frisés. Hautaines, l'indéfrisable irréprochable, des rondeurs là où il faut. Fallait voir comment elles nous narguaient. Nous, on n'avait pas de Rouge Baiser, pas de jolies robes pour marquer la taille. Elle était fine en ce temps-là notre taille, vu qu'on avait rien à bouffer. Il fallait beaucoup d'imagination pour inventer des recettes. Rutabagas aux rutabagas, topinambours farcis aux oignons, quelques grammes de viande par semaine, pas le goût du



sucré dans la bouche. Juste un souvenir. Deux de mes mômes ont connu ce goût-là quatre et cinq ans après leur naissance. La première fois qu'ils ont mangé du chocolat, ils ont été malades. Malades, oui mademoiselle, malades à vomir. C'est pas croyable, mais c'est comme ça. Les bonnes choses, quand on y a pas été habitué, peuvent quasiment vous tuer. Alors moi, vous savez, les collabos, j'ai pas eu de peine pour elles. Elles ont bouffé tout ce que je ne pouvais pas donner à mes petiots. Je bossais comme une malade avec un mari qui courait le guilledou. Les bonnes choses à manger, il les apportait chez quelqu'un d'autre. Il m'a laissée pour une asséchée de mes deux. Une qui se prenait pour une grande dame. Une qui, Dieu merci, pouvait pas avoir d'enfant. Une qui a fait des choses pas très belles, vu qu'elle a volé l'enfant d'une autre. Ne me regardez pas comme ça, c'est la vérité vraie. Elle l'a volé à des gens qui ont été emmenés. J'raconte pas d'histoires vu que la petite Lia j'la connaissais. Je connaissais encore plus son père qu'était médecin et qu'était le fils de locataires de mon immeuble. Je l'ai bien connu le père de la petite volée. Pour ça, je peux le dire, je l'ai très bien connu. Il s'appelait Isaac. D'accord, c'est un drôle de nom. Un nom pas



français et pas franchement catholique. Mais pour sûr, c'était un brave gars, vu qu'il a soigné gratis quasiment tous mes petiots. Gratis, oui, oui, gratis. Même pour les amygdales. C'que j'ai pu avoir peur ! Pas croyable ! J'avais emmené le Denis, le numéro cinq. Pour vous dire, j'l'ai déjà dit, mais j'en ai eu six. En premier, ma Thérèse. Elle est devenue concierge. Telle mère telle fille. À la différence, c'est qu'elle travaille dans un grand immeuble du Faubourg Saint-Honoré. Elle côtoie du beau monde, moi j'vous le dis. Un an après Thérèse, j'ai eu Robert et son jumeau André. Tous les deux y z'ont ouvert un garage. J'les vois pas beaucoup, ils ont épousé deux mégères que je peux pas blairer. Elles font un tas de manières et se prennent pour des dames... Seize mois après les jumeaux, j'ai eu la Claudine. J'ai jamais pu la tenir. Cette petite, elle tenait de son père. À courir dans tous les sens. Elle est partie à quinze ans avec un yankee. Après la guerre y se sont crus chez eux. Si c'est pas malheureux ! En cinq, est arrivé mon petit Denis, tout maigrichon, à me faire des maladies à répétition. Denis, il est sergent. Oui mademoiselle, sergent-chef. Et pour finir, Marcelle, ma petite dernière. Elle est cantinière dans une école. Elle vient me voir toutes les



semaines et m'apporte les restes et des desserts. Elle est gentille ma Marcelle. Pour revenir à Denis, petiot, il avait des angines en veux-tu en voilà. J'en parle à madame Borenstein, la mère du médecin. Une bavarde ! J'vous dis pas l'accent ! Elle nous saoulait avec ses histoires de sa Pologne natale, avec la réussite de son fils. Son fils unique, sa merveille des merveilles, comme elle disait. Elle avait que le nom d'Isaac à la bouche. Mon fils par-ci mon fils par-là. Quand elle parlait de son fils chéri, ça durait des heures. Fatigante mais brave, pas méchante pour un sou. Sou que d'ailleurs, elle avait pas. Ils étaient pas riches les Borenstein, alors là pas du tout. La mère Borenstein, elle me dit : « Pas de problème, mon fils va arranger ça. Votre Denis, il va vous le soigner en deux temps trois mouvements. » Elle me dit aussi que son fils était le meilleur médecin de Paris. Forcément ! Aussitôt dit aussitôt fait. Le docteur, il a pas hésité. Il a dit que c'était la moindre des choses. Les amygdales de Denis, il en faisait son affaire. J'me ramène chez les Borenstein, le jour « A ». C'est comme ça qu'ils disaient les jeunes Borenstein. « A » pour amygdales, vous me suivez ? Leur appartement était transformé en vrai dortoir. La jeune épouse Borenstein, une



écervelée aux yeux verts, si verts qu'on aurait dit des nénuphars, parlait, parlait. Elle allait d'une mère à l'autre, d'un chiard à l'autre. Gentille cette Élise, même si elle était un peu énervante, toujours à chantonner de la musique de nègre, toujours à rire. Une brave fille quoique un peu bizarre. Elle dessinait et se cousait elle-même ses vêtements. Des tenues pas croyables ! Son mari avait l'air de trouver ça bien, il la regardait avec des yeux de merlan frit. Remarquez, c'était peut-être qu'une impression, vu qu'il était myope et qu'il portait des lunettes. Des petites cerclées d'écaille quand il écrivait ses ordonnances et des cerclées d'or pour le reste. Sûrement que les cerclées d'or c'était sa femme qui les avaient achetées, parce que elle, Élise Borenstein était de la haute. Une fille d'un manitou alsacien, un certain Bleuche, non Bloch. Excusez, mais à mon âge ma mémoire elle perd un peu les pédales. J'l'ai vu une fois le monsieur Bloch, il m'a impressionnée tout raide avec son chapeau sur la tête. Quand il est passé devant ma loge, il a soulevé son chapeau. C'est pas pour dire, mais vraiment, pas mauvais, ces gens-là. Pas mauvais. »

Marguerite renifle, essuie une larme qui ne coule pas.



Léna écoute. Fascinée. Subrepticement, elle passe le bout de sa langue sur ses lèvres sèches.

Marguerite soupire, reprend son récit.

« Je crois qu'ils m'aimaient bien ces gens-là. Assurément qu'ils m'aimaient bien. Sûrement parce qu'ils trouvaient que mon boulot était réglo. Enfin, j'sais pas, toujours est-il que quand le Docteur Isaac venait voir mes mômes, il était rudement bien. On a beau dire, mais ces gens-là c'étaient des travailleurs. Monsieur Charles, le père du Docteur, le mari de la bavarde, travaillait dans un atelier de casquettes. Il en avait donné une à chacun de mes fistons et même à mon Lucien. C'est pour dire Monsieur Charles, il en imposait. Il était grand comme une armoire à glace mais doux comme un agneau. Y partageait pas du tout les mêmes idées que mon mari et était, à ce qu'il paraît, un sale Bolchevik. Mais, malgré tout, c'était une famille qui faisait pas d'histoires. Ils étaient marrants et fêtaient le nouvel an deux fois par an. Une coutume de chez eux à c'qui paraît. Ils m'ont toujours donné la pièce deux fois l'an. Deux fois des étrennes. Pour sûr, j'avais rien contre ces gens-là. Puis, y a eu la guerre. Tous les jours, la mère du Docteur venait aux nouvelles. Elle disait qu'elle avait peur et que cela allait recommencer comme en



Pologne. Elle répétait qu'elle voulait pas finir comme sa grand-mère dans un tonneau de saumure de harengs saurs. Quelle idée, j'vous jure ! Un tonneau de saumure ! Sûrement qu'elle exagérait. A-t-on idée ? Noyée dans un tonneau de saumure ! »

Marguerite parle vite. Elle ne regarde pas Léna.

« J'l'ai vue quand ils sont venus la chercher. Elle marchait très droite à côté de son mari. Dès qu'il lui mettait une main sur son épaule, elle l'enlevait. Quand ils sont passés devant ma loge, elle s'est retournée. Elle m'a fait un petit signe de la main et un petit sourire. Moi aussi, je lui ai fait un petit signe. Et aussi, un petit sourire. Lucien, il les connaissait autant que moi. Peut-être encore plus, vu qu'il s'était acoquiné avec une de leurs amies. Madame Eugénie Tullard, apothicaire de son état. Celle-là, j'la porte pas dans mon cœur. Pour moi, c'était une vraie collabo. Ils l'ont pas tondue. J'aurais bien aimé. Mais quand je leur ai dit pour la petite volée, Lia, la fille du Docteur et d'Élise, les gars du FTP, ils m'ont pas crue, vu que la Tullard, elle avait tous les papiers d'adoption des quasiment vrais. Y m'ont pas crue ! Vous vous rendez compte ! Drôle d'époque, vous trouvez pas ?



La Eugénie, une maligne celle-là. Elle a jamais manqué de rien pendant la guerre. De la bouffe, une môme qu'était pas la sienne et mon homme. Il n'y a pas de justice, elle a jamais été inquiétée. Moi, ils m'ont mise dix jours en prison. Moi, en prison. Moi, avec des gourgandines, des putains, des salauds du marché noir. Ben oui, j'étais l'épouse de mon Lucien, alors ils ont cru que j'étais pareille. J'ai jamais été milicienne, jamais collabo. J'étais rien, mademoiselle. J'étais une concierge cocue avec six mômes à nourrir. Qu'est'que j'y pouvais, moi, aux arrestations ? Rien du tout. Vous croyez que cela m'a fait plaisir quand j'ai vu partir madame Zylbermann et son emmerdeur de Moshé ? J'ai eu de la peine, oui, de la peine. Chaja Zylbermann, j'ai jamais rien vu d'aussi joli, d'aussi gentil. Des fois, elle m'a invitée quand elle jouait du piano. Le mari, il m'apportait tous les vendredis du foie haché, un truc de leur pays. C'était très bon, oui vraiment délicieux. Moshé était insupportable, il faisait un boucan du diable, des blagues à quatre sous mais c'était un bon petit gars. Il était le copain de mon deuxième et troisième, Robert et André. Ils nous en ont fait voir, ces trois-là ! Des trucs pas croyables ! Les miens allaient le vendredi à l'église des Juifs avec Moshé chanter



des cantiques. Là-bas ils portaient même une petite calotte. Pas croyable non ? Le dimanche, Moshé accompagnait mes fils à la messe et a fait parfois office d'enfant de chœur. Le fils aîné, Simon, était plus discret. Toujours dans la lune, il chantonnait tout le temps et était un peu bizarre, un peu perdu. Enfin, j'sais pas comment dire, un petit gars silencieux qui vous regardait avec ses yeux noir corbeau. Il m'faisait un peu peur, j'sais pas pourquoi, vu que c'était le seul gamin poli de l'immeuble. Il a jamais manqué de me dire bonjour, alors que son frère, il a jamais manqué de m'emmerder. J'ai su qu'il était rescapé. C'est un très grand pianiste. Vous devez le connaître, on le voit souvent à la télévision. J'sais pas comment il a survécu. J'me rappelle pas s'il a été arrêté, j'crois qu'il était pas là le jour. Un drôle de jour. Les poulets, ils m'ont réveillée à quatre heures du matin. J'ai râlé parce que j'avais peur qu'ils réveillent mes petits. Mais à cet âge-là on a le sommeil lourd. Mes petiots n'ont rien entendu ; ils ont fait leur nuit complète. Je me suis levée. J'ai enfilé ma robe de chambre, une que Lucien m'avait donnée. Rose avec des rubans en satin blanc. J'avais vu la même dans Ciné Monde. J'étais dans ma jolie robe de chambre quand je les ai



vus tous partir. Même Irène et sa petite sœur Hélène. La pauvre petiotte, elle était en larmes. Bien triste tout de même, bien triste. Pourquoi que vous pleurez, ma petite demoiselle ? Faut pas pleurer comme ça, c'est vieux tout ça. Vous voulez savoir ce que j'ai vu ou pas ? J'vous dis ce que j'sais ou pas ? »

Léna hoche la tête et murmure : « Continuez madame Pitois, continuez. »

Marguerite est aux anges, elle n'en finit pas de raconter.

« J'me souviens de tout comme si c'était hier. J'me revois dans ma jolie robe de chambre. Un joli cadeau. Lucien, malgré tout, savait parler aux femmes. Je m'égare. Vous savez, on ne fait pas mine de rien six enfants à un homme. Je l'aimais. Je voulais qu'il m'aime. Des fois, il me disait des mots jolis. « T'es belle. Je t'aime. Je n'aime que toi. » Vous voyez, des bêtises qui font du bien. Il était comme ça mon Lucien, à vous dire des paroles qui nous font du plaisir et le lendemain des paroles à vous faire du mal. J'lui plaisais et j'lui plaisais pas. Un coup j'étais merveilleuse, une autre fois, il me supportait pas. Vous savez quoi ? Moi une rien du tout, je voulais que mon Lucien me dise des mots des films. Je voulais des mots gentils, ses mains sur moi.



Ma petite demoiselle, j'ai été jeune, presque jolie. Quand il m'a dit qu'il m'aimerait toute la vie, j'y ai cru. J'aurais cru n'importe quoi venant de lui. Quand Lucien souriait, j'étais contente. Il était heureux. Puis, je suis devenue une grosse vache inutile. Ses sourires sont devenus suspects, il était heureux ailleurs. J'ai pas toujours été bien heureuse mais j'ai beaucoup pleuré quand mon Lucien a été fusillé. Tout ça parce qu'il était milicien ! J'me suis jamais remariée. J'avais plus rien à donner. Lucien m'avait tout pris. J'ai continué à être concierge et j'ai élevé mes six enfants. Ils sont tous bien installés. Ils ont pas d'histoires louches et ils viennent me voir de temps en temps. Pas souvent, vous savez ce que c'est, ils ont leurs vies. Je comprends. J'ai pas à me plaindre, ils paient régulièrement ma pension. Ils me préviennent des grands événements. Ici, il y a des gens qui ne voient jamais personne. Ils ne savent même pas si leurs enfants sont morts ou vivants. Pour revenir à notre histoire, si mon Lucien était milicien c'était pour la bonne cause. Il était le roi de la débrouille. Il avait des copains dans tous les coins. Il me trompait, mais une fois par semaine, il venait à la maison avec un panier plein de bonnes choses à manger. C'était sa façon de se faire pardonner. Il était



pas comme ces filles qui levaient la jambe pour une paire de bas de soie ou pour un jambon. Lucien avait des défauts, mais ce qu'il a fait, il l'a fait pour le Maréchal. Pour la France. Comme lui, j'avais peur des Bolcheviks. Ce que je lui pardonne pas, c'est de m'avoir laissée pour une bourgeoise même pas capable de faire un môme. Moi, à mon Lucien, j'lui en ai fait six. Oui mademoiselle, six enfants. »

La voix de Léna est à peine perceptible. Elle a la nausée.

« Dans votre immeuble, n'y avait-il que des locataires juifs ? »

Madame Pitois est irritée, elle hausse les épaules et répond brutalement.

« Pas du tout. Au sixième, y avait monsieur et madame Dufour et leurs trois enfants. Monsieur Dufour travaillait aux Postes. Un homme tout ce qu'il y a de bien. Attendez que j'me rappelle, c'est loin tout ça. Au rez-de-chaussée y avait madame Ferré. Elle était veuve de la grande guerre. Elle sortait jamais sans ses crêpes noirs. Son mari a eu juste le temps de lui faire un enfant. Il a été tué dans la Somme. Son corps n'a jamais été retrouvé. Elle allait chaque semaine déposer des fleurs sur une tombe vide. Au quatrième, il y avait une fille, une brune. Une violoniste.



Je me souviens, elle traînait tout le temps avec Irène et la petite Hélène, les cousines d'un petit youpin de l'immeuble d'à côté. Ils faisaient souvent de la musique ensemble. Un charivari pas possible dans la cour. Une drôle de fille qui fricotait avec tout ce qui passait devant chez elle. Surtout des boches d'ailleurs. Celle-là, ils ne l'ont pas ratée. Mais elle a eu ce qu'elle méritait. Mais j'vous ai pas déjà dit pour Irène et sa sœur ? »

Ce matin de juillet, au joli nom « l'opération vent printanier. »

Les coups sur la porte, les supplications d'Irène et d'Hélène. Toujours. Encore. Sans répit.



Léna pleure. Elle ne fait que ça.
Elle se dit qu'elle peut bien disparaître. Crever comme elle dit. Elle n'a pas le droit d'exister. Elle n'a même pas le droit au verbe mourir puisqu'elle n'est rien. Un ventre à vinasse. Une outre. Elle est tombée dans le puits. Qu'elle y reste. Comme elle se hait ! Elle n'en finit pas de se mortifier.

Elle met en scène sa mort. Un enterrement de première classe. Dans le cimetière la foule se presse. Elle imagine Simon à côté de Georges. Il joue pour elle, rien que pour elle. Dvorak ou Brahms ou Schubert. Peut-être les trois à la fois. Tout le monde écoute la fin d'une belle histoire d'amour. Sa mère est là, débordante de chagrin.

« Oh ! Oui, mourir pour être aimée. »



Georges est parti. Personne ne pourrait supporter ce qu'elle lui fait endurer.

Coupable. Elle est coupable. Il n'y a pas de justice sans sanction. Les fautifs doivent être punis. Léna titube, ouvre un tiroir. Elle pose sa main gauche sur la table, les doigts bien écartés. Elle ferme un instant les yeux. Elle ne pleure plus. Il ne faut pas que sa main droite tremble.

Le hachoir tombe dans un long cri.



Le passé n'est plus rien. Je n'ai plus de souvenirs. Je suis nue.

Innocente.

Rien. Rien ne vient entraver qui je suis. Ma souffrance est morte. Morte l'absente. Morte Léna.

Il y a l'autre. Cette autre que je suis.

C'est joli, Léna. Ça sonne court. Comme un clairon. Ou un cor. Le brame ultime du cerf.

À l'état civil, je me prénomme Hélène mais ma mère m'appelle Léna. Quand elle m'appelle autrement, je ne réponds pas.

Léna les deux couettes. Léna le nez en l'air et la tête dans les nuages. Léna court et ne sait pas s'arrêter.

Léna qui aurait pu être mais qui n'a pas été.





Le puits est profond et sans lumière. Il est rond. Comme tous les puits. Pas très large puisque tu arrives à toucher tous les murs. Tu tournes, tournes. Tes yeux sont bandés. Tu sens toutes les aspérités, elles te blessent. Tu es une toupie et tu te cognes sans arrêt contre les pierres. Elles sont froides et dures. Tu lèves les yeux. Sous ton bandeau de velours, tu aperçois un éclat de couleur. Un bout de ciel. Tes bras se tendent vers la lumière. Tu cries. Le bandeau est serré contre tes yeux. Si fort ! Le bout de tes doigts saigne. Tu essaies d'escalader les parois de pierre. Un centimètre, puis un autre. Tu retombes. Le bout de ciel a disparu. La nuit est noire. Complètement.

Georges t'a bien expliqué. C'est pour ça que tu es enfermée. C'est probablement pour ça qu'ils ne viennent pas te voir. Eux, tes amours. Tu as tout de même l'autorisation de parler une



fois par semaine à ton fils. Il dit qu'il a confiance en toi. « Tu vas guérir. »

Tu as peur.

Tous les jours, un médecin vient te rendre visite. Il s'assoit devant toi. Tu ne parles pas. Tu n'as rien à dire. Vous restez face à face. Il ne paraît ni étonné, ni énervé. Au bout du silence, il se lève, il te serre la main et te dit à demain.

Les aides-soignantes sont plus bavardes. « Comment elle va aujourd'hui, madame Dourmel ? » Il faut qu'elle mange, c'est pas bon du tout de ne manger qu'un yaourt. Elle va devenir toute maigre. Hier soir, est-ce qu'elle a regardé la télé ? Monsieur Dourmel a été interviewé. Un bel homme, une classe folle. Non, elle n'a pas regardé la télé. Elle va être bien gentille, n'est-ce pas ? Elle ne va pas cracher ses médicaments comme hier, pas vrai ? Madame Dourmel va être bien raisonnable. Qu'est-ce qui vous met dans des états pareils ? Je peux vous dire qu'il y a des gens qui ont des raisons d'aller mal ! Rien à bouffer, rien à espérer. Ils ont pas le temps de penser à l'amour. Des guerres et de la misère partout, ma pauvre dame. Si tous les malheureux du monde faisaient comme vous, les hôpitaux ne seraient pas assez grands pour



les enfermer. N'est-ce pas qu'elle va être bien gentille, madame Dourmel ? »

Madame Georges Dourmel, dite Léna, hoche la tête et sourit niaisement.





Ici, il n'y a que des femmes. Jeunes ou vieilles. Mal attifées ou élégantes. Bavardes ou silencieuses. Analphabètes ou savantes.

Des femmes dans le puits.

Certaines sont solitaires, d'autres se déplacent en grappes compactes. Elles s'accrochent les unes aux autres comme si elles avaient peur de se perdre ou de tomber.

Dans le salon de télévision, elles sont assises les unes contre les autres. Elles se gavent de cacahuètes, de petites madeleines sèches ou mâchent à longueur de journée des chewing-gums sans sucre. La télé fait un potin du diable et déverse des séries sirupeuses ou des paillettes et strass de pacotille.

Une jeune fille te rend visite tous les jours à dix heures. Elle tient dans ses bras un ours bleu en peluche. Il est borgne et très vieux. Elle ne le lâche pas de la journée. Inlassablement,



elle répète avec un sourire benêt : « C'est mon bébé, c'est mon bébé. » Quelquefois, elle le jette par terre. Elle l'injurie, le piétine puis elle le ramasse, le serre frénétiquement contre elle. Elle fredonne : « Pleure pas, mon tout petit bébé à moi. Maman pas mal. Maman pas mal. »

Ce matin, elle est sur le seuil de ta chambre et se balance sur un pied. Elle n'en finit pas de te regarder. Son regard est fuyant et cherche un secours qui ne vient pas.

- T'es pas belle, siffle-t-elle. Pas toucher à mon bébé. Pas toucher.

Elle enfouit sa peluche sous sa jupe, elle claque la porte et s'enfuit en hurlant.

- Léna veut tuer mon bébé. Elle veut le tuer. Pas tuer mon bébé.

Des pas précipités dans le couloir, des voix sévères. Une porte claque. La chambre 16 est close pour la journée.

Mélanie se masturbe et ricane. Elle a treize ans. Elle hait son corps. Son corps de déjà femme. Elle mélange sa salive et sa morve au sang de ses règles. Elle s'enduit le visage de cette mixture. Elle dégage en permanence une odeur fétide. Sans discontinuer, elle hurle : « Pas toucher ! Pas toucher moi ! »



Lulu se ronge les ongles jusqu'au sang et caresse les scarifications qu'elle s'est faites sur les jambes.

Louise cherche chicane et bave des injures.

Annette somnole et chantonne des berceuses.

Julia lit, recopie des pages entières de livres lus plusieurs fois, écrit des poèmes qu'elle déclame dans les toilettes. Les livres s'empilent dans sa chambre : poésie, philosophie, essais, romans. Julia est boulimique de mots comme d'autres le sont d'éclairs au chocolat. Elle ne parle à personne. Ses interlocuteurs sont les écrivains à qui elle adresse de longues lettres. Certains lui répondent.

Comme Julia, tu aimais les livres. Ton désir secret eût été d'écrire des histoires ou de correspondre avec l'un de ces voleurs d'âme. S'écrire sans jamais se rencontrer, une correspondance qui aurait duré toute une vie. Se voir, se toucher n'aurait eu aucune espèce d'importance. Les mots auraient été les garants inexpugnables du même absolu. Tu n'as jamais correspondu avec quiconque. Tout juste



quelques phrases laconiques jetées au hasard sur une carte postale : « Nous passons de belles vacances. Il fait très beau. J'espère à très bientôt. »

Aujourd'hui, plus envie de lire. Plus envie d'écrire. Plus envie de jouer du violon. Plus envie de parler. Plus envie de rien. Vide.

Pascale a seize ans.

Elle refuse de se nourrir. Tous les matins, elle trépigne avant de monter sur la balance. Vingt grammes supplémentaires la plongent dans une panique indicible. Sa mère vient la voir tous les jeudis, elle apporte à chaque fois des confiseries comme autant de reproches. Pascale regarde sa mère manger les pâtes d'amande, les fraisières et les Paris-Brest. Depuis que Pascale est hospitalisée, la mère a pris six kilos.

Marion a le visage brûlé par de l'acide. Elle ne sait pas comment cela est arrivé. Elle raconte que c'est après avoir vu à la télévision la petite Vietnamiennne courant nue sous les bombes américaines.

Ulla a cinquante ans. Elle vient ici tous les quatre ou cinq mois. Elle reste pour des cures



de quinze jours ou trois semaines. Les premiers jours, elle reste enfermée dans sa chambre. Ses pleurs traversent les murs. Un beau matin, tu assistes à sa résurrection. Joliment coiffée et maquillée, elle porte des tailleurs fluides aux couleurs tendres. Une élégance raffinée. Inlassablement, ses yeux volubilis lisent Rainer Maria Rilke.

*Tu vois, je veux beaucoup.
Peut-être tout :
l'obscurité des chutes infinies
et le jet scintillant de toute remontée.*

*Il en est tant qui vivent et ne veulent rien
et qui se sentent anoblis
par les sentiments lisses
de leurs repas légers.*

*Mais toi, tu aimes tout visage
qui sert et qui a soif.*

*Tu aimes tous ceux qui se servent
de toi ainsi que d'un outil.
Tu n'es pas encore froid et il n'est pas trop tard
Pour plonger dans le devenir
De ton gouffre où paisible la vie se révèle.*



Ses yeux clairs ne se résignent pas à la misère et à la violence du monde. Ulla veut vivre une vie embrasée d'ors et de lumière. Elle rêve de repos au bord d'une rivière tranquille et claire. Ce paysage ressemble à la mort qui l'effraie mais qu'elle appelle parfois de ses vœux. Elle avale des quantités effrayantes d'alcool et de médicaments pour apprivoiser les ombres inconnues et embrasser le silence. Depuis des années, elle est hors du temps, hors de toute vie sociale. Elle s'enivre pour retrouver les rêves d'autrefois. Pour retrouver l'innocence. Ses dérives sont de plus en plus fréquentes, de plus en plus longues. Son corps tout entier est dans le gouffre. La lumière est incertaine, de plus en plus lointaine...

D'aucuns disent qu'elle est égoïste. Elle est consciente de la douleur qu'elle inflige à sa fille unique, à son compagnon de route. Elle entend leur douleur, leur colère, mais la sienne est plus grande encore qui la dévore et la dévaste. Ses forces peu à peu l'abandonnent. Dans peu de temps, elle retrouvera les jardins de l'enfance.

Puis, le silence.

Danièle n'en finit pas de se laver. Elle ne touche rien sans ses gants. Avant, après le



déjeuner, dix fois par jour, elle savonne, brosse ses mains. Toute son énergie se déploie sur ses mains à laver. « Je suis sale. » Il n'y a que ces mots-là qui sortent de sa bouche. « Je suis sale. »

Une vieille femme.

Esther est là depuis plus de quarante ans. Elle était dans un camp d'internement. Elle était avec ses trois enfants.

Une voix dans un haut-parleur avait dit : « Les mères doivent laisser leurs enfants. Elles vont partir dans un camp de travail. »

Esther avec les autres mères avait crié, avec les autres mères, elle avait griffé. Avec les autres mères, elle s'était jetée contre les portails de métal, contre les fils barbelés.

Toute la nuit, elle avait bercé ses enfants. Au petit matin, les gendarmes étaient venus la chercher pour l'emmener dans le quelque part inconnu. Ses enfants serrés les uns contre les autres avaient fait un petit signe de la main. Esther avait encore crié, crié. Elle s'était débattue. Ligotée et bâillonnée, elle avait été enfermée dans un hôpital psychiatrique.

Ce jour-là, elle est morte pour ne pas abandonner les enfants.



Depuis plus de quarante ans, elle vit la fêlure. On ne sait pas si elle a eu connaissance des longues files et des cendres. Son temps, le temps s'est arrêté dans un camp entouré de champs de blé. Un camp dans le doux pays de France.

Elle ne crie plus, ne parle plus. Elle attend. Un jour ou l'autre, elle retrouvera ses enfants. Il ne peut en être autrement.

Toutes ces femmes amochées, l'esprit dévasté. Enlisées dans une glaise dont elles ne peuvent se débarrasser. Leurs journées sont rythmées par les ateliers, par les repas et les sacro-saints médicaments. Infantilisées et assistées.

Dans un temps immobile, elles sont hors du monde.

Mortes vivantes.



Léna n'a qu'une amie. Elle vient de très loin. Une femme.

Elle lui parle. Elle seule peut l'entendre. Elle lui répond. Elles passent de longues heures ensemble. Aucune ne rit des soucis de l'autre.

Il lui semble se reconnaître en elle. Par la seule force de sa pensée, l'amie sculpteur est vivante. Elle n'est plus, n'est pas dans une fosse commune, ses yeux ne sont pas poussière, son regard n'est pas noyé sous des tonnes de terre. Elle est à ses côtés. Léna la voit. Elle l'écoute et la comprend.

Elle vit en elle.

Combien de temps avez-vous été emmurée ? Combien de longues années où peu à peu vos mains se sont flétries, où votre regard a perdu toute lueur ? Si joli. Sur les photos de jeunesse on ne voit pas le bleu indigo de vos yeux. On



devine l'étendue du questionnement, de la curiosité. Une certaine détresse aussi. L'ovale est parfait avec tout juste ce qu'il faut de rondeur et de tendresse enfantine. Votre bouche est pleine. Un peu dédaigneuse. Cette bouche donnée à votre amant. Cette bouche meurtrie par les baisers puis par le silence.

Dans ce silence, moi Léna, je vous entends. Je ne veux user d'aucune familiarité avec vous, seulement vous témoigner ma compassion. Compassion, voilà un mot qui n'a pas bonne presse. Trop judéo-chrétien. Trop mélo, dame patronnesse. Il n'est qu'empathie avec mes semblables. Pour ma mère, la compassion n'est qu'un faux-semblant, une déculpabilisation à bon marché. La vie, répète-t-elle, c'est chacun pour soi. Pour elle, solidarité, abnégation sont des foutaises, des bondieuseries niaises. Elle est comme ça, ma mère, caparaçonnée de métal. Rien ne la touche. Elle répète qu'elle a, depuis belle lurette, abandonné toute forme d'espérance. Pour elle, l'amour est un leurre. Rien de plus. Moi, j'y crois encore. Je m'accroche aux branches même si elles sont pourries. J'ai encore de l'espoir. Pas ma mère. Et vous, mon amie, vous, l'artiste, avez-vous gardé au fond de vous de l'espérance ? Pendant toutes ces années



où vous avez été morte au monde du dehors, quels furent vos rêves ? En aviez-vous encore ? Imaginez-vous un avenir sans murs ? Je vous entends. En sommes-nous tous là à hurler à la mort ? À hurler à la mort ? À tambouriner aux portes closes ? À vouloir briser les vitres ?

Un oiseau traverse le ciel. Accrochées à ses ailes, nous partons. Très haut.

Très loin.

Vous, l'amie, votre cri traverse mes murs.





« Mon amour, que faites-vous ?
Aimez-moi. »

L'enfant. Pourquoi n'ai-je pas su le retenir ?
Mon amour, ne m'abandonnez pas.

L'enfant dans mon ventre. Il grandissait.
La plus belle sculpture. Idéale. Celle que les
mains ne peuvent reproduire. Mon amour,
pouvez-vous imaginer la perfection du visage,
la douceur du sourire ? Ses mains. Pouvez-vous
imaginer qu'elle aurait été la perfection de ses
mains ?

Pourquoi n'avez-vous voulu de cet enfant ?
Pourquoi vous ai-je écouté ?

Souvenez-vous.

Vos mains sur mon ventre. Votre bouche sur
ma bouche.

L'enfant grandissait. Ne l'entendiez-vous
pas grandir ?

Monsieur se pavane. Monsieur fait le beau
devant Paris qui se trémousse. Combien de



jeunes filles avez-vous troussées lors des salons, des expositions ? J'exècre ces rendez-vous où le Tout-rien-Paris se presse et s'exclame à tout propos. Ces chapeaux haut de forme, ces moustaches et ventres arrogants, ces visages amidonnés, ces décolletés pigeonnants, ces plumes dans le derrière et sur le haut de la tête que connaissent-ils de la création ? Ils ne viennent pas pour regarder, ils viennent pour se montrer. Ils se saluent, se haïssent le sourire aux lèvres. Ils se poulèchent de ragots et de rumeurs. Je crache sur leur suffisance et leur bêtise. Je les vomis. Je ne suis pas de leur monde. Je ne veux pas y entrer. Je refuse leurs compromissions, leurs magouilles et autres saloperies. Ils mentent. Que faites-vous avec cette bande de menteurs ? Comment pouvez-vous être dupe de tous ces commentaires surfaits et convenus ? Combien de visages poudrés avez-vous regardés ? Pourquoi regardez-vous la petite brune aux yeux de chat ? Elle ne sait rien de la terre. De la souffrance de la terre.

Monsieur, combien de gueuses vous ont-elles séduit ? Combien en avez-vous caressé ? Combien de fois avez-vous gémi de plaisir ? Combien sont-elles ? Combien ? Vous pourriez me répondre quand je vous parle ! Je ne suis pas



assez bien pour vous. C'est cela, n'est-ce pas ? Je n'ai pas triché. J'ai bu, bu pour oublier vos insultes. Est-il possible que tout ce que nous avons vécu, tout ce que nous avons rêvé, tout ce que nous avons créé ne soit qu'un mensonge, un chienlit de foire ? Pourquoi m'avoir trahie ? J'ai cru en vous.

Votre femme ne dit rien.

Elle est comme moi, elle ne veut pas vous perdre. Vous, menteur. Elle se contente de votre pitié, mais éprouvez-vous de la pitié ? N'est-ce pas seulement du confort ? Un confort de vieux bouc. Vous ressemblez à ceux que vous méprisez, vous ne valez guère mieux. Votre goût des honneurs a pris le dessus sur le goût de l'art. Allez-vous faire foutre ! Vous sentez la cocotte à cent mètres, mais votre épouse se tait. Votre docile compagne vous lave les pieds dans une grande bassine de fer-blanc. Je vois le tableau d'ici. Votre ventre en avant. Vos yeux fermés et elle, à genoux, qui vous masse les pieds.

Si j'avais de la pierre, je vous sculpterai tout en entier, je peux vous sculpter de mémoire. Je n'ai rien oublié.

L'enfant, je l'ai senti bouger. Bulles de savon qui éclatent dans le soleil. Une douceur



incomparable. Cette longue construction me rappelle les jardins de mon enfance. Les escapades avec mon petit frère. Je me rappelle... La forêt, le bruit du vent, les murmures de la terre après l'orage, ses chuchotements brûlés de soleil.

Mon frère... Lui aussi m'a abandonnée. Petit frère.

Les uns et les autres, qu'avez-vous fait de moi ? Pourquoi ne venez-vous jamais me voir ?

Ma mère, pourquoi ne m'avez-vous pas aimée ? Jamais vous ne m'avez parlé de vos rêves. Vous haïssez-vous à ce point ? - ma mère ! Si vous aviez voulu, j'aurais pu vous écouter. Je vous insupporte. Je suis ce que vous n'êtes plus. Ce que vous n'avez jamais été. Je suis libre. M'entendez-vous ? Libre. C'est cela, n'est-ce pas, que vous détestez ? C'est cela que vous voulez tuer. Je ne me laisserai pas faire. Regardez-vous. Tout en vous est corseté. Votre taille, votre esprit. Votre âme est empesée comme une cornette de bonne-sœur. Pourquoi vous êtes-vous enfermée dans le silence ? De quoi aviez-vous peur ? Je ne veux pas de votre vie. Je veux créer ma vie.

Est-il possible que vous n'ayez pas rêvé ? Est-ce la souffrance qui vous fait si lointaine,



si abrupte ? Combien de garde-fous avez-vous mis entre vous et les autres ? Est-ce pour cela que vous passez vos journées un chiffon à la main ? Vos rêves se réduisent-ils à un parquet bien ciré ? Est-ce pour cela que vous vociférez à longueur de journées ?

Je ne me laisserai pas faire. Au creux de mon lit, je chasse le sommeil. Je ne vous laisserai pas mettre un oreiller sur ma bouche. Ne vous approchez pas de moi. Même endormie, j'entendrai vos pas, je sentirai votre souffle. Vous ne parviendrez pas à étouffer ma voix. Vous ne me faites pas peur...

Pourquoi me laissez-vous enfermée ?

Ne me laissez pas m'abîmer.

Je vais travailler.

Encore travailler.

Enfermée.

L'oreiller est sur ma bouche grand ouverte. Il étouffe mes cris. Il voile mes yeux. Ma mère, vous devez être contente. Je suis presque vaincue. Qu'avez-vous fait de moi ? L'usurpatrice a fermé sa grande bouche, ses grandes mains sont brisées. Qu'avez-vous fait de mes mains ?

Mes mains.



Mon amour, mon bel amant, pourquoi les caressiez-vous ainsi ? Elles ont beaucoup travaillé pour vous. Elles avaient pactisé avec la terre de mon enfance, avaient senti l'écorce des bouleaux, de tous les arbres.

Elles ne font, ne feront plus rien.

Plus rien.

M'entendez-vous ?

Je vous laisse à votre femme. Ses mains grasses dans la farine. Tout en elle est gras. Même ses pensées.

Votre épouse, cette excellente cuisinière, cette silencieuse esclave flatte votre bedaine, caresse votre orgueil. Une femme parfaite. Une femme muette. Elle ne vous contredit jamais. Pas un mot de travers.

Comme je vous ai admiré, comme je vous ai aimé !

J'ai vu vos esquisses, vos hésitations. Puis votre main. Elle suivait la veine de la pierre, la caressait, la meurtrissait. Elle apprivoisait la marque des détours. Elle désirait, donnait vie. Sans faiblesse. D'un coup. Mélange de légèreté et de violence.

Qu'avez-vous fait de moi ?

Ne m'abandonnez pas, je vous en prie, venez me chercher.



Ici,

Je reste assise toute la journée, sur le perron de l'asile. Assise, les mains bien à plat sur mes genoux. Mes mains sont mortes. On dirait des brindilles sèches. Vous savez que le bois mort se casse facilement. Que vais-je devenir avec mes doigts déformés ? Ne pourriez-vous pas m'apporter un peu de terre de mes bois ? Je ne vous demande, pour l'instant, ni onyx, ni marbre. Seulement un peu de terre pour faire de la vie sans bruit.

Des heures à attendre.

Des heures à entendre les cris des autres pensionnaires. Ils gueulent, les bouches déformées.

Une femme hurle tout le jour. Elle est hideuse. Je n'arrive pas à entrevoir ce qui a fait d'elle une personne vivante. Une personne avec de l'espoir dans le regard. Elle n'a plus de regard. Un jour pourtant, elle a été une enfant qui devait s'extasier de la beauté du monde. Elle aussi a pleuré devant l'opale des matins d'été. A-t-elle eu un gentil fiancé ? Dès le début n'a-t-elle connu que la crasse, la désespérance et les murs infranchissables ?

Ici, le ciel a toujours la même couleur.



Je n'attends plus rien. Je suis dans un puits. Il est profond. Les murs suintent de partout. Pas moyen de trouver une issue. Pas la moindre lueur. Pas le moindre bout de ciel effiloché. Pas le moindre souffle d'air. J'étouffe. Je me cogne contre les parois humides. Mes mains cherchent une aspérité, une porte. Rien. Je suis à bout de regard, à bout de sentiment.

Venez me chercher. Ne m'abandonnez pas.

Je me ferai toute petite. Je ne m'offrirai pas aux regards. Je m'enfermerai dans l'atelier. Je travaillerai jour et nuit. Mes doigts sont devenus gourds. Laissez-les retrouver l'odeur de la terre. Ils se reconnaîtront. Ils sont des amants à la mémoire inépuisable.

Je veux enfoncer mes mains dans la glaise, je veux m'enivrer de tous les parfums. Sous-bois, cerfeuil, menthe et herbe fraîche. Je veux toucher toutes les pierres. Jaspes, marbres, onyx, jade, calcaire, argile albâtre...

Mes mains pleurent toute la journée. Elles se souviennent. Elles sont prisonnières et sont devenues muettes. Elles comptent les jours, égrènent les nuits.

Ici, cela sent la pisse et la merde.



Ici, la terre est sèche et stérile. La terre est morte comme tous les regards des internés. Nous errons tout le jour avec nos yeux morts.

Ici, nous ne sommes plus au monde. Nos chambres ont l'odeur des caveaux. Une odeur de moisissure. C'est l'enfer.

Ma mère, pourquoi ne venez-vous jamais me voir ? Ma mère, il aurait suffi de si peu de choses pour nous aimer. Ma mère innombrable.

Dans le noir, mes yeux auraient vu l'invisible. Vos mains se seraient posées sur mon visage. Elles auraient été incroyablement légères. Des plumes d'oiseau. Une tendresse infinie et oubliée. Alors, je vous aurai serrée contre mon cœur. Longtemps. Sans un mot.

Enfant, je ne craignais rien. Pas même les démons, pas même les sorcières.

Ici, j'ai peur des ombres. Elles sont là et me poursuivent jour et nuit.

Tous les jours. Toutes les nuits.

Bientôt, je serai vieille. Mes mains ne sauront plus parler. Le temps va dévaster mon visage, flétrir mon corps, casser mes mains, endormir mon esprit.

Bientôt.

Desséchée de désespoir.





Mon amie, votre cri traverse mes murs.

J'ai peur.

L'oreiller est sur ma bouche grand ouverte.
Il m'étouffe. Il voile mes yeux.

J'ai mal.

Les ombres sont là. Toutes les ombres.

J'ai peur.

Maman, tu dois être contente. Je suis presque vaincue. Qu'as-tu fait de moi ? Georges où es-tu ? Pourquoi m'abandonnes-tu ? Pourquoi m'avoir détruite ?

J'ai peur.

Un cri contre les murs.

Des pas précipités dans le couloir. La porte s'ouvre. Léna hagarde. Léna hurlante.

Calmez-vous, madame Dourmel. Calmez-vous !

Mon cri traverse les murs.

Emmurée. Je ne sais plus depuis combien de jours.





Ils sont venus me chercher, un soir. Le soir où j'ai voulu tuer ma main. Un soir où ma tête explosait.

Ils sont venus.

Calmez-vous, madame Dourmel. Calmez-vous, vous délirez, calmez-vous, ne cessaient-ils de répéter.

C'est promis, je ne crierai plus. C'est promis.

Je vous en prie, laissez-moi sortir. Je serai sage. Je ne veux pas rester ici.

Regardez-moi. Je ne pleure plus.

Je me suis coiffée, habillée.

Je vous en prie, ouvrez la porte. Je ne veux pas être enfermée. Je vous promets de ne pas m'enfuir. Laissez-moi aller dans le jardin. Laissez-moi sortir. Je ne casserai rien.

Je vous en prie.

Je veux voir Simon, ne me l'enlevez pas.



Je vous en prie. Georges, Maman, écoutez-moi ! Qu'avez-vous fait de moi ? Qu'ai-je fait de moi ?

Je ne demande pas grand-chose. Est-ce si difficile de m'aimer ?

Aidez-moi !

Madame Dourmel ! Calmez-vous !

Calmez-vous ! Madame Dourmel, calmez-vous ! Chut ! Chut ! Allez, on se calme. Madame, calmez-vous !

Taisez-vous !

Pendant plus de quarante ans je n'ai fait que ça. Me taire.

Calme. Lisse. Pas un mot au-dessus de l'autre. Pas un mot de travers. Docile.

Qu'est-ce qu'elle est gentille, Léna ! Qu'est-ce qu'elle est patiente !

Je ne suis pas gentille. Je ne suis pas patiente. Je ne suis pas celle que vous croyez, pas celle que vous désirez. Que savez-vous de moi ? Vous êtes-vous, une seule fois, demandé qui j'étais ? Une seule fois, vous êtes-vous demandé ce que j'aimais, ce que je désirais ? À la trappe mes rêves. Au panier mes désirs. Aux oubliettes



la musique. Une si bonne violoniste, quel dommage !

Savez-vous qu'il m'arrivait encore de jouer du violon ? Je jouais quand j'étais seule, quand il n'y avait personne dans la maison. J'allais vers lui. J'ouvrais la boîte, soulevais le foulard de satin bleu. Il m'attendait. Je lui parlais. J'avais toujours beaucoup d'excuses à lui faire. Je le prenais avec le plus de délicatesse possible. Il était aussi fragile qu'un enfant nouveau-né.

Savoir attendre.

Les premières notes sont maigriottes, petit à petit, elles dansent avec le silence.

Transcendance des mots, la musique n'est pas seulement langage de l'invisible, elle est aussi transmutation de la connaissance; celle d'avant toute création. Elle tend des arcs et ouvre un chemin depuis l'énigmatique néant. Elle nous entraîne au cœur de nous-mêmes et suit les méandres d'un passé oublié. Nous naissons avec la mémoire de milliers de vies. La musique, ce moment où nous n'étions qu'une promesse.

Georges plus qu'un bon violoncelliste a été, est un « réinventeur » de rêves. Quand je l'écoute, les notes entrent en moi, deviennent miennes.



Je retrouve les lieux de mon innocence. Un amour dénué de toute appropriation, de tout calcul. La beauté de vie à portée de cœur.

La musique que j'aime est un long poème où j'entends l'ample rumeur de ceux qui ne sont plus. Une longue vague qui éclabousse de beauté les brisures de ciel, l'amitié d'un étourneau sur le bord d'une fenêtre, les rires cascades d'un enfant, les yeux d'une passante, les premières fleurs dans un jardin mouillé de pluie, les volutes insensées à la cime des arbres. Passerelle vers l'espérance infinie de l'amour, elle me permet de ne plus avoir peur de marcher dans le noir. Elle m'autorise à me sentir vivante.

Pourquoi m'ont-ils pris mon violon ? Je ne vais pas le casser. Je ne lui ai jamais fait de mal.

Lui non plus.



Ma mère a toujours menti.

Elle a raconté une foule de balivernes sur sa vie. Un jour, c'était une folle histoire d'amour avec mon père. Un héros, un résistant fusillé. Un autre jour, il était mort d'un cancer ou d'un accident de voiture. Une autre fois, il appartenait à une grande famille qu'il ne pouvait affronter. Comment épouser une fille sans le sou ?

J'avais des pères en pagaille et l'embarras du choix. Probablement blond aux yeux clairs puisque ma mère est brune aux yeux noirs. Vers l'âge de huit ou neuf ans, je m'étais inventé un père parfait. Je découpais ses photos dans les magazines et les collais consciencieusement dans un cahier d'écolier. Je le cachais sous une pile de pull-overs. Mon père était beau, jeune et acteur de cinéma.

Comme ma mère il appartenait à une génération qui croyait en Marx, en la fraternité



et la révolution. Une génération qui voulait de nouveau croire en l'amour et en l'art. Saint-Germain-des-Prés dansait. La poésie redevenait langage. Prévert se vendait comme des petits pains. L'existentialisme rayonnait.

Une génération victorieuse.

Les photos du Maréchal avaient disparu. Le bruit des bottes s'était tu. La nation entière s'inventait de hauts faits de résistance dans un consensus lénifiant. Finie la barbarie : un monde nouveau allait éclore.

Une génération dont la jeunesse avait été dilapidée et avait tant de choses à rattraper. Pétrie de bonnes intentions, peut-être pour effacer la veulerie, l'abomination de certains, elle se fit le chantre de la révolte et du nouveau monde. Elle fut contre tout et enfin de compte accepta tout. Tout comme ma mère.

Mon secret, mon père inventé, un amoureux des grandes causes. À l'écoute de l'humanité enfouie en chacun de nous.

Avec ma mère nous étions allées voir *Le diable au corps*. Nous étions ressorties en larmes. J'étais persuadée que l'histoire de ma mère ressemblait à celle de Marthe. Dans la rue, j'avais serré sa main. Elle ne l'avait pas enlevée. C'était un signe.



Ils ont déchiré le haut de ta robe.
Ta robe en lambeaux.
Toi, Violette,
Nue, à moitié nue devant les chiens.
La terre ne s'est pas ouverte.

Les cris contre ton ventre.
Depuis plus de quarante ans, aucun répit.
Toi assise, les mains sur ton gros ventre.
Le rire des enfants.
Les ciseaux.
Les cris de la foule.
Contre le gros ventre plein de l'enfant.
Salope ! Putain !
Crève, bâtard, crève...
Me souvenir
De toi, ma mère, et de ton gros ventre.
De tes larmes, de tes sanglots.
Me souvenir des insultes



Du rire des enfants.

Des cris de la foule. Les ciseaux et la tondeuse.

Crève, salope. Crève, bâtard.

Dans ton gros ventre,

J'entends

J'entends tes sanglots

J'entends ton cœur qui bat trop vite.

Le rire strident des enfants. Les cris hystériques des femmes. Les jurons gras des hommes.

Me souvenir de ce jour,

De ce jour,

Où les rires et les insultes ont lacéré ton corps et moi dedans.

Me souvenir de ce jour, où de ma bouche,

J'ai arraché tes mots.



Des mois sans ciel ouvert. Des mois pour être de nouveau au monde.

Léna a écrit à Georges. Elle a écrit à Simon.

Elle écrira à sa mère, elle lui dira qu'elle l'aime, lui demandera d'accepter cet amour. Elle désire seulement la bercer contre elle.

Elle écrira à Irène là-bas en Amérique. Elle lui dira la peur de Violette. Le corps tétanisé. La violence de la faute. Le premier secret dans son ventre. L'enfant avorté. Elle lui dira.





Tu ne cesses d'écrire.

Les mots sont en toi depuis si longtemps.

Ils ne sont plus écorchés. Ils ne te blessent plus. Apprivoisés, ils disent la marque des voix et les temps enfouis. Ils s'animent, s'arrondissent, éclaboussent les copeaux du vécu. Délivrés.

Ils sont onyx, albâtre, jade ou marbre, calcaire ou argile. Ils sont écorces vives.

Devenus par ta main,
Calice des silences.

*Allumons les fontaines, pour ce jour
- et les cloches sonnent déjà -
Soulevons les arches d'autrefois
Pour gravir, à nouveau, dans le creux des coupoles
Et alors recueillir, l'empreinte de l'envol*



*Qu'on dise en un murmure,
Le désir des merveilles,
Qu'on sorte des heures dures
Qu'on sorte des sommeils
Qui chavirent les âmes,
Ternissent leurs appels.*

*Lève-toi aujourd'hui,
Pour sentir ruisseler
Sur ton ventre ébloui,
Une lumière sacrée,
Qui désire.*

*Une femme naissante
Au parfum de laurier
Métamorphose enfin,
L'infini de ta main.
- Délivrée -*

*Tu relis sur la pierre
les éclats du vécu
Tu dévoiles comme l'enfant-cœur qui se ment
Tu enfantes un regard.*

La source neuve sans cesse délivre en puisant



Il est dix heures.

Elle demande un miroir. Elle se regarde sans terreur.

Elle se reconnaît. Elle, Léna. Elle, Hélène Robin.

Elle se coiffe avec soin, met du blush sur ses joues, du khôl sur ses yeux.

Sa valise est prête. Le cahier de moleskine noire soigneusement rangé.

Elle s'approche de la fenêtre.

Ils marchent côte à côte. Georges et Simon. Elle sourit. Elle peut les accueillir.

*Une femme naissante
Au parfum de laurier
Métamorphose enfin,
L'infini de ta main.*

Léna, c'est pour toi que tu écris.





Aimez-vous les arbres ?

C'est la première question qu'il lui posa. Aimez-vous les arbres ?

Une question en apparence anodine. Incongrue. Ce n'était pas aimez-vous Vermeer ? Les impressionnistes. Dali ou Turner ? Non, c'était une question toute simple. Fondamentale. Voix amicale.

Aimez-vous les arbres ?

Les images affluent, se bousculent, achoppent dans une totale confusion. Elle reste bouche bée. Timides funambules de sa mémoire, les mots restent suspendus. Peut-être ses lèvres ont-elles articulé un oui ou a-t-elle opiné furtivement. Elle ne sait plus.

C'était à la fin d'un concert, Dourmel avait joué les suites pour violoncelle de Bach. Épures à la gloire de la naissance du monde.



Les arbres. La musique.

L'archet ou la vie recommencée.

Les notes dans l'azur de sa mémoire. Dans les rêves de Joseph, l'ami luthier. Dans son corps tout entier. La joie de marcher et de respirer. Cascades effrénées d'eau fraîche sur son cou.

Des mots, encore des mots, sur ses paupières closes. Lumière pourpre et houles blanches après l'amour. Rire cristal d'un champ de bleuets. Morsure bénie du plaisir. Velours de soie. Exhalaison rieuse de l'herbe fraîchement coupée. Jonquilles pudiques à peine écloses. Soleils obliques sur sa peau diaphane où frisent des rosées coruscantes. Ineffable clarté du désir.

Aimez-vous les arbres ?

Elle les aime tranquillement hauts. À la cime des nuages. À la frontière improbable de ses rêves. Leurs bras immenses l'enlacent et la serrent. Étouffée et pleinement heureuse.

Dans la moiteur des arbres, elle imagine...

Cariatides alanguies. Silences buissonniers. Ciels lustrés de lumière ou ombrés de pluie. Soleils aveugles et vagues opales. Yeux de jade. Murmures entre deux rives. Miroir sans tain aux regards sombres. Enfants dans un jardin colorié de rosée.



Squares mauves. Odeur des mûres sauvages.
Musc des abeilles. Épuisement des romarins.
Frémissements sous des carapaces extasiées de
chaleur. Béatitude des sens engourdis.

Elle imagine...

Rues désertées. Limonades parfumées.
Tartines de pain blanc. Baignades dans l'eau
glacée des sources. Fous rires éclatants ou
feutrés. Orages perdus aux flancs des montagnes
bleues. Béances éclatées des éclairs. Friselis des
cèdres. Attente effarouchée d'un arc-en-ciel.
Pénombre fraîche d'une tonnelle. Hébétude des
roses sous le soleil.

Livre abandonné à portée de main. Bulles
irisées dans le métal de l'azur.

Une éclaboussure d'enfance mordorée.

Un bel été.

Chênes, sycomores, platanes, pins parasol,
oliviers, platanes, bouleaux, saules pleureurs,
peupliers, cyprès, sapins et acacias.

Elle les aime, lieux de silence, lieux de
tumulte.

Sentinelles nues et solennelles dans leurs
attentes assoupies.

Les yeux dans le ciel, la terre bascule et
l'emporte.

Dans leurs bras impudiques, elle imagine...



Glacis de cuivre. Mains bleuies de froidure
hivernale. Gloussements emmitoufflés. Pas
étouffés sur les tomettes cirées. Cannelle et
chocolat. Brasillement du feu dans la cheminée.
Neige immobile.

Elle imagine.

Noisetiers, marronniers, tilleuls, noyers,
frênes, pommiers, pêchers, poiriers et cerisiers...

Odeurs de mousse et de terre.

Les arbres,

Elle les aime sculpteurs de voix incertaines
ou oubliées.

Ses mains contre l'écorce...

Un vertige de pierre en forme de valse.





Réalisation : François Herbreteau
Imprimé en France en janvier 2014
Dépôt légal : avril 2013

